

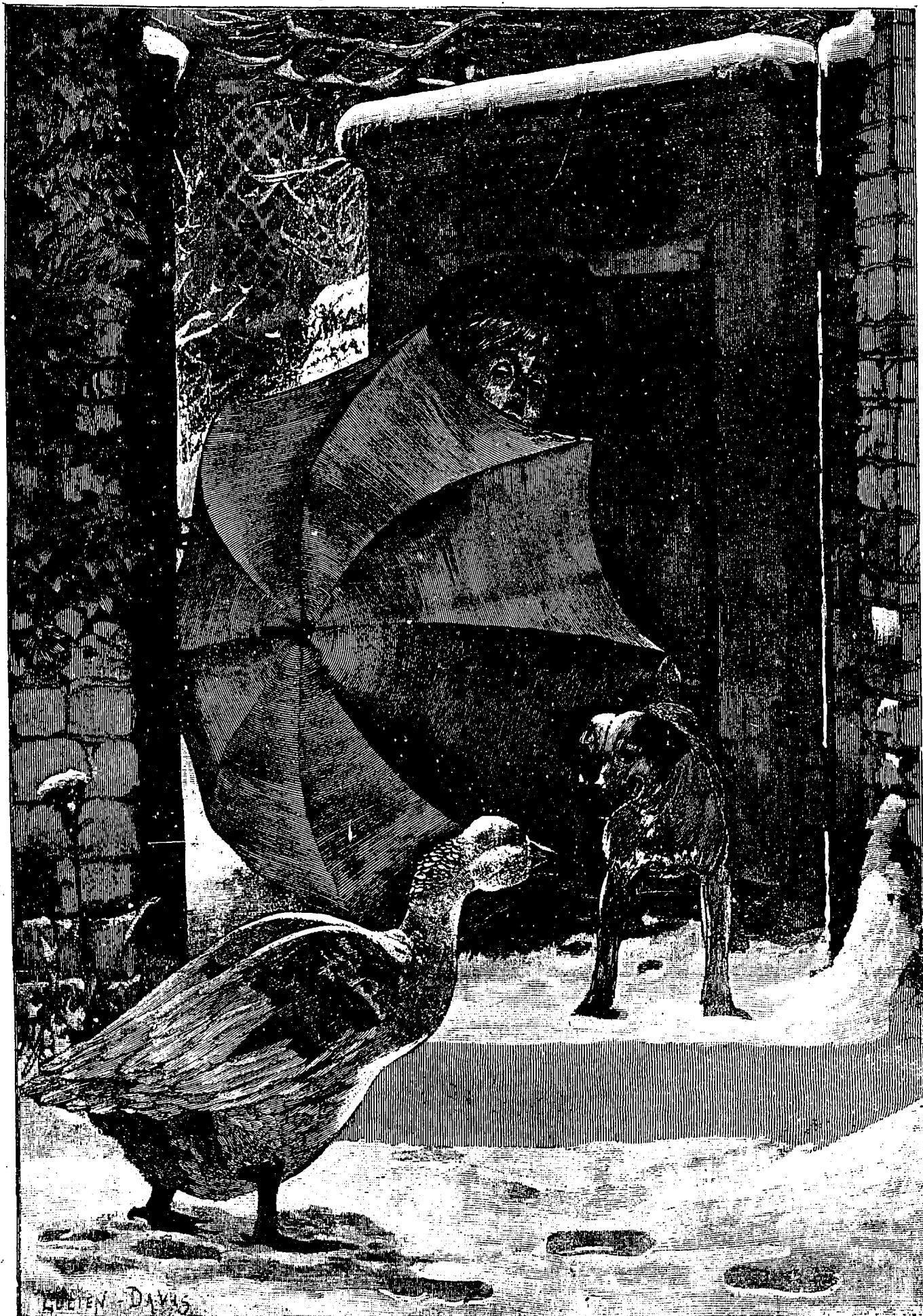
Le Samedi

VOL. II.—NO. 40.

MONTREAL, 14 MARS 1891.

(PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS)

STRUGGLE FOR LIFE



ON N'ENTRE PAS! ON N'ENTRE PAS!

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 14 MARS 1891.

CHASSE-SPLEEN

Aucun autre n'exprime mieux le fiel que la langue d'une vieille fille.

On fait plus attention à ce que les autres disent qu'à ce qu'ils pensent.

Entre une repentie et une impudence il n'y a que la force de biceps de son auteur.

Les fumeurs sont gens peu chanceux; ils ne peuvent jamais tomber sur une bonne pipe sans la casser.

Ce qui rend un peu suspects les hommages à la vieillesse, c'est que notre vénération pour elle augmente à mesure que nous en approchons.

Quand on voyage dans les montagnes, on peut se rendre exactement compte de l'élévation de l'altitude par l'augmentation des notes d'hôtel...

Les autorités de Glasgow viennent de décider qu'un pauvre est un être qui demande la charité, même quand on ne lui donne rien. C'est dur... pour les pauvres.

Un des lecteurs du SAMEDI, ayant reçu la circulaire suivante d'un tailleur de Montréal: "Pantalons tenus en forme et pressés par abonnement: \$5.00 par an," l'a envoyée à sa belle-mère.

LES BONS PÊCHEURS

Dude No 1 (allant en partie de pêche).—As-tu pensé au whiskey et aux cigares?

Dude No 2.—Je les ai mis sous le siège.

Dude No 1.—Et notre lunch?

Dude No 2.—Egalement sous le siège.

Dude No 1.—Et les lignes et les hameçons?

Dude No 2.—Allons! bon, je les ai oubliés.

Dude No 1.—C'est ennuyeux, mais nous nous en passerons, à la guerre comme à la guerre.

TOUT AUX MICROBES

Grandton.—Ma parole, quand on a les bras couverts de bobos, comme mademoiselle Aimelascience, on ne les montre pas au bal, comme elle le fait.

De Lalancette.—Ce que vous prenez pour des bobos, monsieur, est la preuve irréfutable des progrès de la science moderne, cette charmante personne a été vaccinée contre la fièvre typhoïde, la rougeole, la phthisie et vingt-cinq autres maladies.

UNE FORTE RECOMMANDATION



Parker.—Pardonnez-moi, si je me présente moi-même. Votre frère et moi sommes élèves de la même Université.
Della Gardner.—Vous êtes M. Parker, n'est-ce pas? Mon frère parle souvent de vous.
Parker.—Mais, j'en suis enchanté.
Gardner.—Oui, il me disait l'autre jour que vous pouviez jouer au poker les yeux bandés, et gagner malgré cela.

UN BIJOU

Raoul.—Cette demoiselle Rouleau fera une délicieuse épouse.

Justine (veuve).—Le coup de foudre!

Raoul.—Oh! non, pas si vite, mais vous savez elle parle si peu.

PROLOGUE COUTEUR

Elle.—Pourquoi ne vous mariez-vous? N'êtes-vous pas assez riche pour cela?

Lui.—Si, mais je ne le suis pas assez pour faire face aux dépenses d'une cour en règle.

NOUVELLE THÉORIE MÉDICALE SUR LES FONCTIONS DU CŒUR



Médecin consultant un journaliste.—La circulation est médiocre.

Le journaliste.—Qu'est-ce que vous me chantez-là? Je prends trente abonnés nouveaux tous les jours. J'ai six mille lecteurs.

MOTS D'ENFANTS

—Maman, comment est-ce que je suis née, dis?
—Ma fille, c'est le bon Dieu qui l'a voulu.
—Et toi?
—Et moi aussi, je l'ai voulu, et tout le monde.
—Eh bien aussi, alors, avec quoi que le bon Dieu s'est né?...

Raphael.—Maman, est-ce que les anges portent des vêtements?

Maman.—Non, mon enfant.

Raphael.—Alors comment qu'ils peuvent attacher leurs patins... (réfléchissant) alors, qu'est-ce qu'ils ôtent quand ils prennent un bain.

Devant la femme colosse:

Bob.—M'an! quelle grosse mère elle a du avoir!

Maman.—Eh! bien mon petit amour es-tu content de ce que tu as reçu pour ta fête?

Petit amour.—Oui maman, mais j'aurais été plus content si on m'avait donné quelque chose pour faire du bruit.

Edouard (qui a posé des questions toute la soirée).—Papa, qu'est-ce que c'est que la nature humaine.

Papa.—C'est de toujours demander quelque chose.

Bébé a assisté, le matin, pour la première fois, à la toilette de son papa.

—Oh! maman, si tu savais, papa se met de la crème sur la figure avec une petite brosse et il la racle avec un couteau.

Berthe.—Donne-moi de ton orange?

Tommie.—Non, je ne veux pas.

Berthe.—Tu sais, je serai malade demain et maman me donnera des oranges, et t'en auras pas.

TROP DE ZÈLE

On en raconte une bonne sur un colonel allemand, qui voulant absolument se faire remarquer de son empereur, professait pour le bien-être de ses soldats un amour exagéré.

L'autre jour il croise deux soldats portant une énorme marmite à l'aide d'un bâton.

—Halte! fixe! et les soldats s'arrêtèrent sur place.

—Mettez-moi cela à terre et allez me chercher une cuiller.

Les soldats firent comme on le leur commandait, sans raisonner, et revinrent avec la cuiller demandée.

—Je veux voir si ce cuisinier de malheur nourrit bien mes soldats. Pouah! ça sent l'eau de vaisselle.

—Justement, mon colonel, dit l'un des soldats, c'est l'eau dans laquelle on a lavé les plats de la compagnie.

TOUJOURS LA BOISSON

M. Bleuruban.—Je ne sais si je dois vous faire la charité; je suis certain que c'est encore la boisson qui vous a conduit où vous êtes.

Solliciteur.—Hélas! oui.

M. Bleuruban (fier de sa perspicacité).—J'en étais sûr; pourquoi malheureux! avez-vous touché au terrible poison?...

Solliciteur.—Un moment. Je suis d'habitudes très sobres, seulement j'ai mis toute ma fortune dans un hôtel qui a croulé.

LIT DE SURETÉ

Marchand.—Ce lit commode, l'est au moral comme au physique.

Client.—???

Marchand.—Certainement, madame, quand il est plié on n'a plus besoin de regarder sous le lit si un voleur est caché, voilà pour le côté moral, quand...

TROP PARLER NUIT

SCÈNE.—Un dîner de gala chez un de nos échevins. Un des collègues de l'amphytrion prit la parole dès la soupe avalée et continuait, continuait sans s'interrompre au grand ennui des invités.

L'un d'eux prit son courage à deux mains et profitant d'un moment où l'intrus s'arrêtait un moment pour respirer, lui dit :

—Ce que vous racontez me rappelle une charmante histoire. Désirez-vous la connaître ?

—Certainement.

—Vous ne vous fâchez pas ?

—Pourquoi voulez-vous que je me fâche ?

—Je n'en sais rien ; enfin vous ne vous fâchez pas ?

—Non ; allez-y de votre histoire en toute sûreté.

—Figurez-vous qu'un de mes amis avait un perroquet et un bouledogue. Un jour il les laissa ensemble dans la même chambre, le perroquet sur son perchoir, le chien en liberté. Le chien était nouveau dans la maison et en connaissait peu les us et coutumes.

A peine seuls, le perroquet commença à siffler :
—S S Sicks... S S Sicks... cherche... attrape...

Le chien sauta sur ses quatre pattes, bondit dans la chambre, cherchant partout quelque chose à attraper. Lassé, il s'arrêta et se coucha. Le perroquet fier de son succès descendit de son perchoir, s'avança vers le bouledogue et lui répéta dans les oreilles :

—S S Sicks... S S Sicks... cherche... attrape...

Cette fois, le chien avait quelque chose à attraper et l'attrapa. Lorsque le malheureux volatile put s'échapper, il regrimba autant qu'il lui fut possible dans son perchoir en remarquant :

—Toujours la même faiblesse : décidément je parle trop, ça me portera malheur.

Le dîner s'acheva sans que Péchevin parleur ouvrit la bouche de nouveau.

LA PLACE QU'ELLE DÉSIRE

Lui.—Voulez-vous que nous descendions ensemble le fleuve de la vie ?

Elle.—A une condition.

Lui.—Laquelle ?

Elle.—C'est que c'est moi qui gouvernerai.

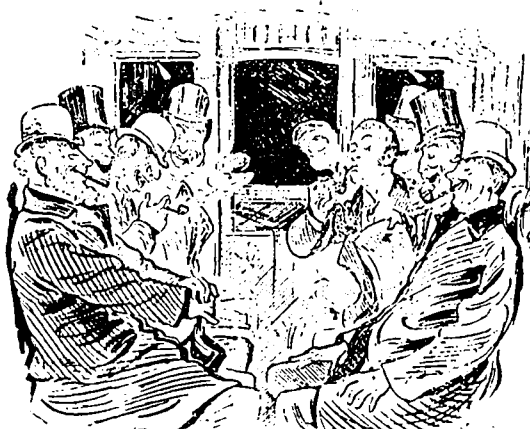
Et ils montèrent gravement en canot.

DOCTEUR JAMES

Il existe sur la rue Bleury, route ordinaire des enterrements, un médecin qui s'est muni d'une enseigne tournante. Quand un convoi funèbre passe il fait tourner son tableau et les passants peuvent lire :

"Celui-là n'était pas mon client. S'il l'avait été et si son traitement avait été sous ma direction, il ne prendrait pas aujourd'hui celle qu'il prend."

UNE HISTOIRE DE CHEMIN DE FER



—L'autre jour, Charley s'est trompé, etc... (Cinq minutes de récit.) Elle est bonne, celle-là, n'est-ce pas ?

(Les hypérites ! Pas un d'eux qui n'a pu enlever un trait de mot.)

LES DEUX CANARDS

(Du Titamarre)

Un canard dans le bassin
D'un parc ou jardin superbe
Vivait seul, bûnant l'air sain,
Nageant, puis dormant dans l'herbe ;
Quand son maître, un taquinard,
Lui fit don d'un camarade
En bois, qui dit au canard
Dont il est la mascarade :

REFRAIN

J'aim' mieux êtr' canard en bois,
De ceux qu'on dit automates,
Que d'être pour des bourgeois,
Un jour, canard aux p'tits pois,
Ou mêm' canard aux tomates !

En voyant dans son bassin
Nager cette mécanique
Dont l'allure et le dessin
Semblaient lui faire la nique,
Il donna des coups de bec
Sur cette chose ébouriffée,
Mais n'en tira qu'un bruit sec
Et la réponse suivante :

Au Refrain.

Il tournait dans son bassin
Comme un canard qui commence
À sentir l'effet malsain
De la fâcheuse démenée.
En poussant un cri grognon,
Du bout de sa patte en palme,
Il toucha son compagnon
Qui répéta d'un ton calme :

Au Refrain.

Et toujours dans son bassin
Voyant sa caricature
Vivre sans huile de ricin,
Sans la moindre nourriture :
"Est-ce que vous allez rester
Ici, cria-t-il, sal' bête ?..." [Ter.]
"Tout l'temps !" dit l'autr' sans peser.
Puis il reprit d'sa voix d'tête :

Au Refrain.

Affolé, dans son bassin
Il nageait vert de colère,
En lançant, comme un toésin,
Ces mots d'une voix amère :
"... Je sens que je deviens fou ;
" A partir, faut qu'je m'décide..."
Pas enu, sans s'arrêter l'cou,
L'autr' disait toujours placide :

Au Refrain.

Ne t'nant plus dans son bassin
Dont l'eau lui semblait bouillante,
Il voulut pour le Tessin
Filer à la nuit tombante.
Mais pincé dans un champ d'pois,
Il fut mis dans des cass'roles.
Alors du canard en bois
Lui revinrent les paroles :

REFRAIN

J'aim' mieux êtr' canard en bois,
De ceux qu'on dit automates,
Que d'être pour des bourgeois,
Un jour, canard aux p'tits pois,
Ou mêm' canard aux tomates !

SEM.

FACILE A EXPLIQUER



Charles Bel esprit. — Voilà deux fois qu'Alfred prend une calbute. Il se darde comme un aveugle sur n'importe quoi. S'il a le double de mon revenu, vous avouerez, au moins, que j'ai cet avantage de voir le double de lui.
Delle Saint-nitche. — C'est vrai ; il est de la tempérance, lui.

CE N'EST PAS LE SIEN

Henriette.—Je commence à croire que M. Parle-tout est un homme universel.

Justine.—Oui, on le dit assez habile.

Henriette.—Il est musicien et homme de loi ; sais-tu ce qu'il fait ?

Justine.—C'est difficile à dire. Les musiciens le prennent pour un avocat, et les avocats pour un musicien.

TOUT PAR ET POUR L'ANNONCE

Au sortir de la grand messe :

Madame Bellelumière.—Mon ami, il est bon d'être charitable, mais je crois que tu dépasses les bornes quand tu mets, comme tu viens de le faire, un dix piastres sur le plat.

Monsieur Bellelumière.—Tu n'as donc pas vu que mon voisin qui est dans le gaz a mis un cinq piastres ; et ma lumière électrique éclaire deux fois plus que ses lampions ; j'ai fait comme elle.

CRÉANCIER POLI

M. Coupeur.—Avez-vous été chez M. Durepaie, lui réclamer le prix de son habillement ? Comment vous a-t-il reçu ?

Commis.—Très bien, il m'a même invité à revenir.

VALEURS EN BAISSÉ

Fred.—As-tu dix piastres à me prêter ?

Bob.—Croyais que tu avais épousé une héritière.

Fred.—Juste, mais elle n'a pas encore servi de dividendes.

NOS CHÉRIS



Oh! regardez donc, monsieur, ces amours de petits cochons! Ils ont la peau rose comme petite mère.

LA BOÎTE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

RACONTS MARSEILLAIS

Vé tu Zan, tu né verras jamais de ta vie cé que j'ai vu dans le port de Saint-Tropez, quand jé commandais *La Jeune Emma*. Nous révisions de la pèce à la sardine; nous avions cassé quatre filets à force de pécer et le bateau sombrai sous le chargement; nous arrivons dans le port: Impossible d'entrer!... Il y avait là encore plus de sardines qu'en pleine mer, et plus on avançait, plus ça augmentait; si bien qu'à la fin il n'y avait plus une goutte d'eau!... Rien que du poisson!

* *

—Ah! disait un vétéran marseillais à ses petits enfants. Parlez-moi de la prise d'Alger! En voilà une belle campagne! Zé m'e rappelle que j'étais de la compagnie de débarquement qui donna l'assaut à la Kasbah.—250 hommes, tous des braves à quatre poils; rien que des marseillais, quoi! Il y avait bien un parisien, mais il était dans la musique. CALCHAS.

NOS CHÉRIS



La maman. —Comment, voilà cinq minutes à peine que nous avons appris la mort de ta tante et tu joues du piano!

Alice. —Mais, maman, je joue en deuil: rien que sur les notes noires!

II

UN PEU POUR RIRE

Un passant à un conducteur de chars urbains rue Notre-Dame:

—Votre arche de Noé est-il au complet?

—Non, m'sieu; il manque un âne..... voulez-vous entrer?

* *

Bidou aime à la folie les œufs à la neige; on lui en sert l'autre jour et Bidou en redemande.

—Non, dit le papa, tu en as assez, et puis, le sage sait se contenter de peu.

—Justement, redonne-m'en, je ne suis pas sage!

* *

—Comment!... Ed. Garrichar?...

—Oui, Ed. Garrichar, le caissier Ed. Garrichar; il a levé le pied et il est parti aux Etats-Unis...

—Je n'en reviens pas!...

—Et lui, donc!

* *

—Mon ami, ronziez-vous? demandait la veille de son mariage, à son futur, la fiancée de M. S. Amour.

—Jamais, chère amie.

—Mais, comment le savez-vous?

—Je suis resté une nuit entière tout éveillé, pour m'en assurer.

* *

F. Lorant à la poste restante:

—Avez-vous quelque chose pour moi?

—Votre nom?

—Parbleu! vous n'avez qu'à le lire sur l'adresse.

* *

Aux Etats-Unis, un juge de paix procède à un mariage:

—Mademoiselle Albertine V..., dit-il à la fiancée, consentez-vous à prendre pour époux M. Josaphat C..., ici présent?

Et, après la réponse de la jeune fille, se tournant vers le fiancé, le juge de paix, distrait, prononce la formule:

—Prisonnier, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

* *

En cour d'assises:

Le juge:

—Accusé, vous avez des antécédents déplorables; ainsi je vois, parmi les pièces du dossier, que déjà vous avez été condamné pour vol.

—Ah! monsieur le juge, ce souvenir me rejeunit de vingt ans!

* *

Une question:

Est-ce qu'un conducteur de chars urbains prend les intérêts de la compagnie en empochant les fares ou prix des passages, qui devraient être mis dans la boîte?

J. ALCIDÉ C.

Montréal, 6 mars 1891.

A REMARQUER

Avez-vous jamais employé attentivement une quinzaine de minute — dit un auteur anonyme — à épier les tics, les gestes, les contradictions de lèvres, les frémisses de narines, les allongissements de bras, les demi-sourires, les plis du lecteur qui ne se sent pas surveillé?

Les femmes sont, le croirait-on, moins expressives que les hommes au cours de lectures qui travaillent leur essence morale. Faut-il en conclure qu'elles lisent plus légèrement ou bien qu'elles sont par habitude plus maitresses de la mobilité de leurs traits?

L'ESPRIT DES ARABES

Un jour un Arabe qui avait perdu son âne arriva dans le douar de l'agha de M'ni-Zeb, au moment où une foule de nomades venait de se faire rendre la justice. Il y avait sous la tente des cadis, des cheikhs et des marabouts d'unesagesse et d'une expérience consommées. On fit assise l'Arabe au milieu du cercle, et il exposa sa plainte. Le vieil agha se mit à sourire et dit:

—“Y en a-t-il un parmi vous, messieurs, qui n'ai jamais perdu la tête pour une jolie femme?”

“Tous se turent, les marabouts” comme les hommes de guerre; mais un marchand qui s'était faufilé là, s'écria:

—“Moi, agha.”

—“C'est bien!” répondit alors l'agha; puis, se tournant vers l'Arabe:

—“Tiens, mon ami, prend cet homme: voici l'âne que tu as perdu.”

UN HOMME INCOMPLET

A l'Hôtel-Dieu, on vient d'amputer la jambe droite à un malheureux ouvrier, victime de l'explosion d'une chaudière.

—Comment vous trouvez-vous? lui demande le chef de service après l'opération.

—Parbleu... je me trouve... incomplet... soupire le patient.

DEPENSE INUTILE

—Ainsi votre mari a une jambe cassée. C'est bien malheureux!

—Vous pouvez le dire. Pas plus tard que la semaine dernière, je lui avais acheté une nouvelle paire de bottes.

NOS CHÉRIS



La maman. —Qu'est-ce que tu fais donc, Marie?

Marie. —Je pense, maman.

La maman. —Et à quoi penses-tu, ma belle?

Marie. —A quelque chose de sérieux. Comment les anges font-ils pour mettre leur robe de nuit pardessus leurs ailes?

SIGNE DE BEAU TEMPS



Il n'y a pas que des temps sombres dans la vie. Il y en a aussi de charmants.

LE DINDON

Le dindon est un gibier et un oiseau de basse-cour, gibier dans le Nouveau-Monde et oiseau de basse-cour dans l'Ancien.

Ce gallinacé vit à l'état sauvage dans les forêts vierges de l'Amérique du Nord, à la Louisiane et au Canada. Le dindon sauvage est de couleur bronzée avec des reflets métalliques qui en font un fort bel oiseau. A l'état sauvage, les dindons sont encore nombreux dans les forêts d'une partie de l'Amérique du Nord.

Le dindon est donc originaire d'Amérique, d'où il a été importé en France sous François Ier. Il doit son nom à l'erreur de Christophe Colomb qui avait cru, en découvrant l'Amérique, aborder sur la côte la plus orientale de l'Asie, en sorte que, pour lui, tout le nouveau continent faisait partie de l'Inde. D'où le nom d'Indiens donné par les Espagnols aux naturels du pays, de là aussi le nom d'Indes occidentales conservé à toute l'Amérique, alors même qu'on eût reconnu qu'elle était séparée de l'Asie par le Pacifique.

Le dindon fut d'abord nommé *coq d'Inde* et, par abréviation, *dinde*, nom qui est resté à la femelle de ce gallinacé et d'où est venu le sien, *dindon*.

* *

La domestication a produit le dindon tout noir et les sous-races grise, blanche et bigarrée, mais le dindon noir est de beaucoup le plus ré-

pandu de tous. La sous-race bigarrée est très répandue dans le nord de l'Italie et y porte le nom de *tacchino* : c'est là l'origine du mot français taquin qui témoigne du caractère querelleur du dindon qui tyrannise toutes les autres volailles de la basse-cour.

Un des côtés caractéristiques du physique du dindon, c'est que sa tête et son cou, presque totalement dépourvus de plumes, sont recouverts de caroncules charnues qui passent rapidement du blanc au rouge et au bleu, suivant l'état de calme ou d'animation et de surexcitation dans lequel se trouve cet oiseau. Le mâle peut allonger ou rétracter à volonté d'une manière particulière la caroncule qui lui descend, sous forme d'appendice, d'en-dessus la partie supérieure du bec. Le milieu de son poitrail est garni d'une touffe de poils roides en forme de crins. Ses pattes sont armées, par derrière, d'un éperon absent chez la femelle. Le dindon, gonflant sa poitrine, développe sa queue en forme de roue, comme le fait le paon, et pousse alors ses multiples et saccadés *pou pou* et fait entendre ses glouglous vibrants. Les *glouglous* sont là son chant ou plutôt ses cris habituels.

* *

Le dindon domestique est plus gros que le dindon sauvage. Il en est du reste ainsi chez la plupart des animaux qui grossissent en domesticité. Le dindon est le plus gros de nos oiseaux de basse-cour. C'est aussi par ce fait même, on peut le dire, le tyran de la basse-cour, et il a cela de commun avec l'oie qu'il s'attaque même à l'homme. En vieillissant, les dindons et les dindes deviennent méchants et dangereux pour les jeunes enfants. De même que l'oie, le dindon est par erreur regardé comme un modèle d'intelligence, mais c'est là, nous le répétons, une grave erreur, car on peut dire qu'il n'est pas si bête

que ce qu'il parait et sait s'attacher à ceux qui le soignent et à ses petites gardeuses dans les pays où on le mène paître en troupe. Devenu adulte, il est facile à élever, ne craint pas de passer la nuit en plein air, et sait aussi se défendre contre ses ennemis.

Il résiste, en effet, avec courage contre les petits carnassiers. Cet oiseau s'engraisse facilement. La chair est excellente, même quand l'animal n'est pas engraisé. Toutes ces qualités gastronomiques firent du dindon, dès son introduction en Europe, une volaille fort recherchée qui détrôna vite même sur les tables royales le paon, qui était le rôti à la mode jusqu'alors.

UN TOUR DE VALSE

Un maître de danse se présente chez le docteur X..., auquel il demande un remède contre les douleurs qu'il ressent dans les jambes

— Eh bien, répond le facétieux docteur, vous avez un remède tout indiqué : prenez de l'eau de Vals.

RECETTE

MÉTHODE POUR PRÉSERVER LES OUTILS DE LA ROUILLE

D'après notre confrère, le *Leader Interressent*, l'huile de caoutchouc a la propriété de garantir contre la rouille ; elle est pour cela employée dans l'armée allemande.

Il suffit de passer cette huile sur le métal au moyen d'un morceau de flanelle et de laisser sécher.

Ce procédé protège le métal contre toutes les influences atmosphériques, et même après plusieurs années la rouille ne se montre pas.

Une fois l'objet enduit d'huile, il faut le laisser au moins douze à quatorze heures avant de l'essayer.

Un autre procédé facile pour préserver l'acier et le fer contre l'oxydation est de faire une dissolution de caoutchouc dans de la benzine et de l'appliquer sur le métal avec un pinceau.

LA POIGNÉE DE MAIN

La coutume aujourd'hui à peu près générale de se serrer la main, et qui semble résulter d'une impulsion toute naturelle, n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le supposer.

Se donner la main était, au moyen âge, un mode de salut confraternel exclusivement réservé aux membres de la chevalerie. C'était en même temps la foi jurée entre chevaliers et comme une sorte de promesse de mutuel soutien. Les chevaliers se touchaient aussi la main devant l'autel, après avoir touché la poignée de leurs épées, et les combats singuliers étaient très souvent précédés d'un serrement de main témoignage de la loyauté qui devait présider à la lutte.

Lorsqu'ils se rencontraient, les gens de toute autre condition se saluaient en découvrant leur front ; les chevaliers avaient seuls le droit de se donner la main. Depuis la poignée de main est devenue banale, et le *shako-hand*, d'origine anglaise, en a rendu l'usage générale.

EN POLITIQUE IL FAUT DES PRINCIPES



Angélique. — Si j'étais homme, je voterais pour les conservateurs cette année.

Idèle. — Tu n'y penses pas. Si papa l'entendait ! Et pourquoi cela ?

Angélique. — Le candidat bleu va gagner cette année ; il est bien plus beau garçon que l'autre.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Il y a une vacance pour une place de cocher ; un candidat se présente.

— Savez-vous conduire ?

— Oui.

— Vous savez qu'il faut être poli envers les voyageurs ?

— Ah !...

— Et honnête ?... Par exemple, que feriez-vous si vous trouviez dans votre voiture un portefeuille contenant cinquante mille francs ?

— Je ne ferais rien, je vivrais de mes rentes.

Un individu élégant et bien bâti, blaguant les bossus, dans l'atelier d'un peintre aimable atteint d'une légère déviation d'épaules.

— Voyons, mon cher, disait-il en développant son torse, avouez que j'ai le corps mieux bâti...

— C'est vrai, riposta le bossu ; mais moi j'ai l'esprit mieux fait !

X... est en train de se faire une galerie et, tout dernièrement, il avait commandé à certain paysagiste un tableau dans lequel devait se trouver une église.

Notre paysagiste n'entendant pas grand'chose à dessiner les figures, s'était bien gardé d'en mettre.

Il présente son tableau à X..., qui tombe émerveillé de la beauté du dit, de la fraîcheur du coloris, mais n'apercevant pas une seule biquette :

— Monsieur, dit-il, vous avez oublié les figures ?

— Monsieur, lui répond le peintre, lui montrant l'église, elles sont à la messe.

— Eh bien ! j'achèterai le tableau quand elles en sortiront.

La chasse n'est pas fermée depuis si longtemps qu'on ne puisse conter encore une histoire de chasseurs.

Après avoir battu la plaine et les bois toute la matinée un certain nombre de disciples de saint Hubert étaient rentrés pour déjeuner avec un formidable appétit.

L'un d'eux était horriblement sourd.

Le maître de la maison lui avait déjà demandé deux ou trois fois s'il désirait manger d'un plat qu'il était en train de servir.

Le sourd continuait à causer avec son voisin. A la fin, l'amphitryon, impatienté, se lève, prend son fusil et le décharge par la fenêtre de la salle à manger.

UN DINER TROP CHAUFFÉ NE VALUT JAMAIS RIEN



Julie, la sauteuse. (A elle-même). — C'est assez de vaisselle à laver comme cela. Vous sortirez de table, ou je vous fais fondre dans les plats.

— Oui, madame, répond l'enfant.

— C'est fâcheux, tu aurais pu dîner avec nous. Nous aurions mis ton couvert à côté de mon fils.

Quelques jours après, le petit Zidore revient à la même heure, et tourne encore autour de la table.

Madame Lecheferme recommence sa question :

— As-tu diné, Zidore ?

— Non, madame, pas encore, répond vivement l'enfant.

— Oh ! comme on dîne tard chez vous, mon petit !

A un marchand de jouets pour enfants :

— Combien vos petites boîtes ?

— Voici, je les vends avec couvercle trois sous et les autres sans dessus, deux sous !

Et moi, ça m'a mis tout idem.

— Quel rapport entre la graisse et un fou furieux ?

— Pas malin ! la graisse, ça tache et le fou aussi, s'attache !

Casse-tête pour passer le temps et attraper la migraine :

Savez-vous d'où vient chaque lettre de l'alphabet ? Ce qu'on en fait ?

On fait venir l'A d'Annis, l'E de Redon, les L de Moulins, les Z de Caen, l'O d'Oran et l'I des Halles.

Il existe des C dentaires, des B chamelles et des J Goths. En cherchant un peu, vous trouverez l'H au 7 et l'S au 6,

pendant que les D pèchent et que l'M rôde. On parle beaucoup des R du Sahara ou l'on rencontre l'N humide. La pauvre F est mère, ainsi que l'affirme les T de la Saint-Martin. Mais le G nie ! Tout ça ne vaut pas le P Roux. Jamais le K n'a ri.

Calinaux, qui vient d'être engagé comme maître d'hôtel, sert à table.

— Donnez-moi un doigt de vin.

Calinaux verse avec précaution, puis plongeant son index dans le verre, il s'aperçoit qu'il a dépassé la mesure : alors il avale une partie du liquide et replace le verre devant son maître.

Le maire de la petite commune de Manon-sur-Péscout ayant pris sur lui de faire couvrir le

— Qu'y a-t-il ? fait le sourd en se retournant.

— C'est moi, répond l'autre en se rassurant, qui te demande si tu veux du pâté de foie gras.

Une annonce d'un journal prussien :

« Fritz M..., ancien comptable de la maison X..., à Leipzig, demande une place de caissier.

« Il est alligé de deux jambes de bois : sécurité pour les patrons. »

Lu sur le vitrage d'un magasin de teinturerie de la rue Montmartre :

NETTOYAGE D'HABITS D'HOMMES A SEC
mais quand les hommes sont à sec — ils sont nettojés.

Il y a des gens qui vous invitent quand il ne faut pas, et qui ne vous invitent pas quand il le faudrait.

La famille Lecheferme dîne à sept heures et demie en toute saison.

Au milieu du dîner, le petit garçon d'une dame voisine, amie des Lecheferme, entre et tourne autour de la table, l'air heureux, souriant, la mine joyeuse.

— Tiens, c'est toi, petit Zidore ! As-tu diné ? dit la maîtresse de la maison.

UNE MUSIQUE MEURTRIERE



Un curieux. — C'est par là que le son sort. Envoyez-moi donc un petit air.

— !!!

DANGER IMMINENT



Josephine. — Sais-tu que la glace craque ? Si nous allions enfoncer !
Maud. — Ça serait horrible. Il n'y a pas un joli garçon dans les environs.

marché de la ville, le Conseil municipal a rejeté cette dépense injustifiée.

L'entrepreneur de couverture s'est donc adressé au maire, qui refuse obstinément d'acquitter le mémoire du couvreur sous prétexte que ces travaux ont été exécutés *par dessus le marché*.

Le petit Chose, qui a un rhume assez opiniâtre, est allé consulter son médecin.

— Est-ce que votre père n'était pas phthisique ?
— Non, monsieur, il était photographique.

Les galanteries de Boireau.
Trouvant Mme de B... en négligé du matin :
— Ah ! comtesse ! lui dit-il, vous êtes comme les pommes de terre, délicieuse en robe de chambre !

Chez le docteur :
— Docteur, j'ai attrapé un rhume de cerveau atroce ; qu'est-ce qu'il faut que je prenne ?
Le docteur, après réflexion :
— Un mouchoir.

Dialogue surpris dans un restaurant :
Le client. — Voyons, garçon, faites donc attention, vous inondez de bouillon ma redingote, que diable, un habit tout neuf !
Le garçon, impossible. — Oh ! monsieur, ça ne fait rien !
Le client. — Comment, ça ne fait rien ; vous êtes bon, vous !
Le garçon. — Passé sept heures, ça ne tache plus.

Nos domestiques.
Le maître rentre affairé :
— Vite, Jean, allume un bon feu au salon ; j'attends du monde...
Jean-empressé :
— Bien, monsieur ; seulement monsieur voudra bien me dire pour combien de personnes il désire du feu ?

Dans un café de la place Pigalle :
— Escroc ! voleur ! gredin !
— Eh quoi ! demande quelqu'un à l'insulté, vous ne vous rebellez pas !
L'insulté, avec un doux sourire :
— Il n'y a que la calomnie qui blesse !

M. Prudhomme est examinateur.
Après s'être longuement recueilli, il pose à un élève la question suivante :
— Dans quel cas un condamné à mort peut-il être condamné une seconde fois ?
L'élève ahuri, ne répond pas.
Alors, M. Prudhomme, gravement :
— C'est lorsqu'il n'a pas été exécuté la première.

Calinaux, arrivé depuis quelques jours au régiment, sort pour la première fois de la caserne, dans son uniforme. Il court chez un photographe :
— Comment désirez-vous être pris ? lui demande ce dernier. En buste ? En pied ?...
— Pas de tout ça, répond Calinaux. En tenue ; on verra mieux que je suis soldat.

UN QUI SAIT

Arocot. — Echanté de vous rencontrer, mon cher client, donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon bureau quelques minutes.
Client. — Merci ! vous n'auriez qu'à m'envoyer un compte pour la location de votre usine à frais.

TELLE MÈRE, TELLE FILLE !

M. Prétendant. — Monsieur, je... j'ai... bref, j'avais à peine vu votre aimable fille que j'ai été frappé...
M. Montouret. — Ciel ! réglons l'affaire à Pamiable ; j'espère qu'elle ne vous a pas fait trop de mal ! voyez-vous, c'est tout le portrait de sa mère ; bonne au fond, mais un peu trop touchante dans la forme.

THÉÂTRE-ROYAL



Les représentations données, au Royal, cette semaine, par Pete Baker et son excellente troupe, n'ont été qu'une répétition des succès déjà obtenus, par le populaire comédien. "The Emigrant" est un drame du genre sérieux comique qui permet à un acteur, de passer du grave au doux, du plaisant au pathétique, toujours suivi avec intérêt par un auditoire.

M. Baker a donné, chaque soir, de nouvelles preuves de son étonnante versatilité dans les deux rôles de "Ludwig" et "Aunt Lucy" qu'il joue avec un naturel parfait.
M. M. Barton, Haron Kennedy ont soutenu on ne peut mieux l'étoile de la compagnie. Meslles Sisson, Lowell, Walters et Jerome ont continué l'excellente série d'artistes qui ornent la scène, pendant la soirée.

La petite Irène Franklin est un véritable prodige. A l'encontre de ces enfants-phénomènes, qui fatiguent par trop souvent les auditeurs, la petite Irène a été goûtée, applaudie et rappelée, et à bon droit. La mise en scène, les costumes sont bons et somme toute la semaine que Pete Baker a passé au Royal a été réellement une semaine de vrai gala.

Depuis jeudi, jusqu'à la fin de la semaine, c'est une pièce nouvelle "Bismark" qui fait les frais de la soirée. Les représentations de jeudi et vendredi ont attiré beaucoup de monde et donne la plus grande satisfaction à l'auditoire. Les amateurs feront bien de profiter de la matinée et de la soirée de samedi pour aller entendre cette pièce intéressante à plus d'un titre.

La semaine prochaine les amateurs auront encore un véritable régal. Le populaire jeune acteur N. S. Wood y jouera deux des plus jolies pièces qu'il soit possible d'entendre : "Out in the Street" et "The Boy Scout."

PEU CONVENABLE

Mademoiselle Espégle. — Maman, j'ai une offre de mariage !
Maman. — Et de qui ?
Mademoiselle Espégle. — De monsieur le curé.
Maman. — Tu sais que je n'aime pas les plaisanteries déplacées.
Mademoiselle Espégle. — C'est pourtant vrai, il m'a dit qu'il me marierait quand j'aurai trouvé un mari.

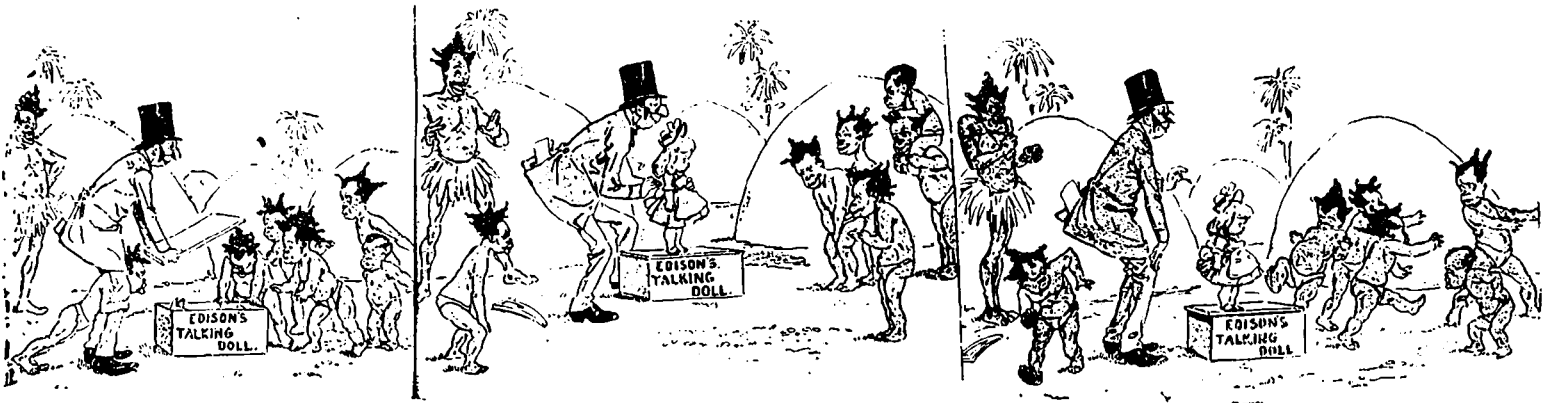
AIDE-MÉMOIRE



(A Chicago)

M. Calumet partant pour la bénédiction nuptiale. — Louise, qu'est-ce que vous faites là ?
Louise (dirigée pour la sixième fois). — Je fais la coche ordinaire pour l'occasion. J'ai si peu de mémoire !

LES RAFFINEMENTS DU CANNIBALISME



I Charley Drummer s'imagine d'aller vendre des poupées Edison dans l'intérieur de l'Afrique. II Les clients se présentent en foule. III Mais la poupée parlante produit une panique parmi la jeunesse de l'endroit.



IV La première surprise passée : les nègrillons arrivent à la conclusion qu'elle doit être excellente à manger. V Le plus hardi profite d'un moment que la poupée a le dos tourné pour l'assommer d'un seul coup. VI Après quoi on la fait rôtir à petit feu.

L'HYGIENE ET LA SANTÉ

LE TEINT

Avoir un joli teint, et si l'on a cette chance, pouvoir le conserver, quel but différent à atteindre ! Surtout dans les villes où l'air manque, où l'existence, souvent dépourvue de toute hygiène, se passe si nerveusement que la santé se trouve peu à peu détruite. La santé ! cette première condition de la beauté durable.

Heureusement qu'une fraîcheur trop printanière n'est plus de mode, et que l'on trouve plus distinguées nos pâleurs anémiques ! Sans cela, il nous faudrait revenir au rouge que portaient nos aïeules.

Donc, maintenant, un joli teint n'est pas un teint éclatant et sanguin, mais plutôt, un ton nacré et à peine rosé, répandu sur une peau délicate, blanche, sans boutons, sans exfoliation, sans gerçures. Pour obtenir ce résultat, il faut éviter avec soin l'abus des poudres de riz où le riz n'entre pour rien — et dont l'oxide de plomb

et les fards les plus dangereux forment la base.

On sait qu'il est bien difficile à une femme un peu élégante de ne pas mettre de poudre, mais pourquoi ne point choisir une substance non nuisible, une poudre d'amidon très-pure, par exemple, et si l'effet se trouve un peu moins flatteur, sur le moment, les résultats, à la longue, ne produiront ni rides, ni rougeurs, ni eczémas, ce que vous pouvez toujours redouter avec les autres poudres.

Mais l'amidon ne tiendra pas aussi bien, diront nos lectrices. Mettez simplement un peu de glycérine ou de vaseline dessous, et la poudre restera adhérente. Seulement ayez toujours soin, chaque soir, de vous laver le visage pour bien laisser respirer les pores de la peau, et ne pas obstruer trop longtemps les petites glandes sébacées qui en assurent le bon fonctionnement.

Si votre épiderme est sec et irrité d'ordinaire, lavez-vous avec une décoction de racine de guimauve. Si, au contraire, vous avez des boutons

d'acné, une peau grasse, coupez l'eau de vos ablutions avec quelques gouttes d'esprit de benjoin.

Contre les boutons, lotionnez-vous avec de l'eau chaude dans laquelle vous ferez dissoudre du bicarbonate de soude, une pincée par demi-verre d'eau. On laisse ensuite sécher, sans l'essuyer, la place des boutons. Surveillez votre estomac.

Très souvent les mauvaises digestions sont causes de l'altération du teint, faites de l'exercice au grand air, si cela vous est possible, ainsi que de l'hydrothérapie.

Évitez les nourritures échauffantes, les sucreries lourdes et indigestes, Mangez souvent des légumes verts, et mastiquez bien et longuement tous vos aliments. Des bains de son et d'amidon sont excellents.

Ces moyens sont possibles à pratiquer. Que ne peut-on éviter aussi bien les veilles du chagrin ou du plaisir, les tourments, les émotions, les larmes ! ces ennemis les plus cruels et les plus acharnés de la santé et de la beauté d'une femme

LES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE SE PRÉSENTER AU DÉJEUNER

(Quand on a attendu les nouvelles électorales à son comité jusqu'à trois heures du matin.)



I L'impudent décrivant le plaisir qu'il a eu chez Victor... à son comité. II Silence déjant. III Genre lupin : un fort mal de tête. IV Homme d'affaires. N'a pas l'air de se rappeler qu'il est arrivé tard. V Fait lui-même le bricole-las, pour prévenir les reproches de sa meilleure moitié. VI Faisant les excuses les plus pathétiques : mais c'était si grave ! VII —Pouh ! Pouh ! Ne viens pas me badrer ! VIII Contrition parfaite. N'y retournera jamais... du moins tant que l'estomac ne sera pas remis.

TRIBUNAUX COMIQUES

UNE FUMISTERIE

Ils l'ont "trouvée bonne," mais comme c'étaient des peintres, il est clair qu'elle "était mauvaise." C'est ce qu'on appelle une fumisterie et le nouveau de l'affaire, c'est à un fumiste que nos artistes ont fait la farce d'où sont résultés les faits dont le tribunal correctionnel est saisi.

Ce fumiste, nommé Mangotti, a porté plainte en voies de fait contre les deux peintres Albert Fusineau et Hubert Blanquet.

Écoutons sa déposition :

"Ayant à réparer des dégâts dans une cheminée de ces vieilles maisons pour lesquelles on est obligé d'employer les ramoneurs, j'en fais monter un pour qu'il voie où est le dégât ; il était dans la cheminée depuis au moins un quart d'heure ; moi, j'étais sur le toit à l'attendre. Voyant que ça n'en finissait pas, je crie par le haut de la cheminée : "Oh !" Pas de réponse ! Je crie plus fort : "Oooh !" Rien ! Je me dis : "Qu'est-ce qu'il y a ?" Je descends, mon autre ramoneur était au bas de la cheminée : je lui demande : "Est-ce que Ripani est descendu ?—Non," qu'il me répond. Je crie par en bas : "Oooh !" Rien !... Je dis : "Il lui est peut-être arrivé quelque chose, monte !"

"Il monte ; moi, je retourne sur le toit et je crie par la cheminée : "Oooh !" Pas de réponse ! Je descends dare dare, j'arrive au bas de la cheminée ; je rappelle. Rien ! J'entre dans la cheminée, je regarde en l'air, je vois le ciel ! Me voilà dans tous mes états de ne pas savoir ce qu'étaient devenus mes deux ramoneurs, j'avais ma tête de loup, je monte avec sur le toit, je la descends au bout de la corde par la cheminée ; elle va jusqu'au bas sans rien rencontrer. Me voilà comme un fou, me disant : "Mais qu'est-ce que ça signifie ?" Je cours chez le propriétaire, je lui conte ça ; il me répond qu'il n'y comprend rien. Je retourne à la maison, me disant : "Qu'est-ce que je vas devenir ? qu'est-ce qu'il faut faire ?"

"Le lendemain, je retourne dans la maison, je vas frapper à tous les logements ; on savait bien que mes deux ramoneurs avaient disparu, mais quant à savoir ce qu'ils étaient devenus, non. Je vas chez le commissaire de police ; il fait une enquête, rien !

"Je retourne encore dans la maison, je reparle aux locataires ; il y en a un qui me dit : "Avez-vous demandé partout ?—Oui, que je réponds.—Et au sixième ?—Au sixième ?—Oui, chez les peintres ?"

"Je n'y avais pas été ; j'y grimpe quatre à quatre ; la clef était sur la porte ; j'ouvre, et qu'est-ce que je vois ? Mes deux ramoneurs qui jouaient au bouchon avec des sous que les artistes leur avaient donnés. Les deux gamins, en me voyant, restent là, tout debout, l'air très embêté ; ils devaient être pâles, mais barbouillés comme

ils l'étaient, ça ne se voyait pas. Les deux peintres, eux, se tor-
daient de rire ; vous pensez comment je les ai traités ; alors ils n'ont plus ri ; ils se sont fichus en colère et m'ont flanqué dehors à coup de pied."

M. LE PRÉSIDENT. — Et vous ne savez pas comment vos ramoneurs étaient chez ces peintres ?

LE TÉMOIN. — Du tout ; seulement je sais que c'est une farce, car ils m'ont dit : "Nous en faisons d'aussi bonnes que les fumistes."

M. LE PRÉSIDENT. — Nous allons avoir l'explication. (Aux prévenus.) Veuillez nous la donner.

FUSINEAU. — Monsieur le président, voici ce qui s'est passé. J'étais à mon cheval et Blanquet au sien, quand tout à coup nous entendons gratter. Nous écoutons d'où partait le bruit. "Ça vient du placard, médit Blanquet.—Comment, du placard ? Il n'y a pas de rats ici." J'écoute et j'entends que ça venait bien du placard ; je l'ouvre, je retire ce qui était dedans ; c'est un placard qui n'a pas de fond et qui a été construit sur place. Je regarde avec une bougie et j'aperçois une espèce de volet, de porte, en fonte, fermée avec un verrou. Je dis à Blanquet de me passer un marteau ; je cogne sur le verrou, la porte s'ouvre ; elle ouvrait sur le conduit de la cheminée et il y avait devant un ramoneur. Je cueille le ramoneur ; nous voilà à rire comme des fous, mon ami et moi ; le ramoneur nous conte son affaire ; nous lui faisons boire un verre de cognac et nous en étions là, quand nous entendons crier : "Oh !—C'est moi que le patron appelle, dit le gamin.—Ne réponds pas ! lui disons-nous ;" et nous attendons.

Au bout d'un quart d'heure, voilà un autre ramoneur qui monte ; je le guette et quand il arrive au trou, je le cueille comme l'autre ; les deux ramoneurs et nous, c'étaient des rires !

M. LE PRÉSIDENT.—Oui, et vous avez gardé chez vous ces deux ramoneurs pendant trois jours, sans vous préoccuper de l'inquiétude que devait causer leur disparition ?

LE PRÉVENU.—Ils ne voulaient plus s'en aller, disant que le maître les battrait ; ils étaient bien nourris, jouaient au bouchon, et puis, s'il faut tout dire, ils m'ont posé pour un tableau de ramoneurs.

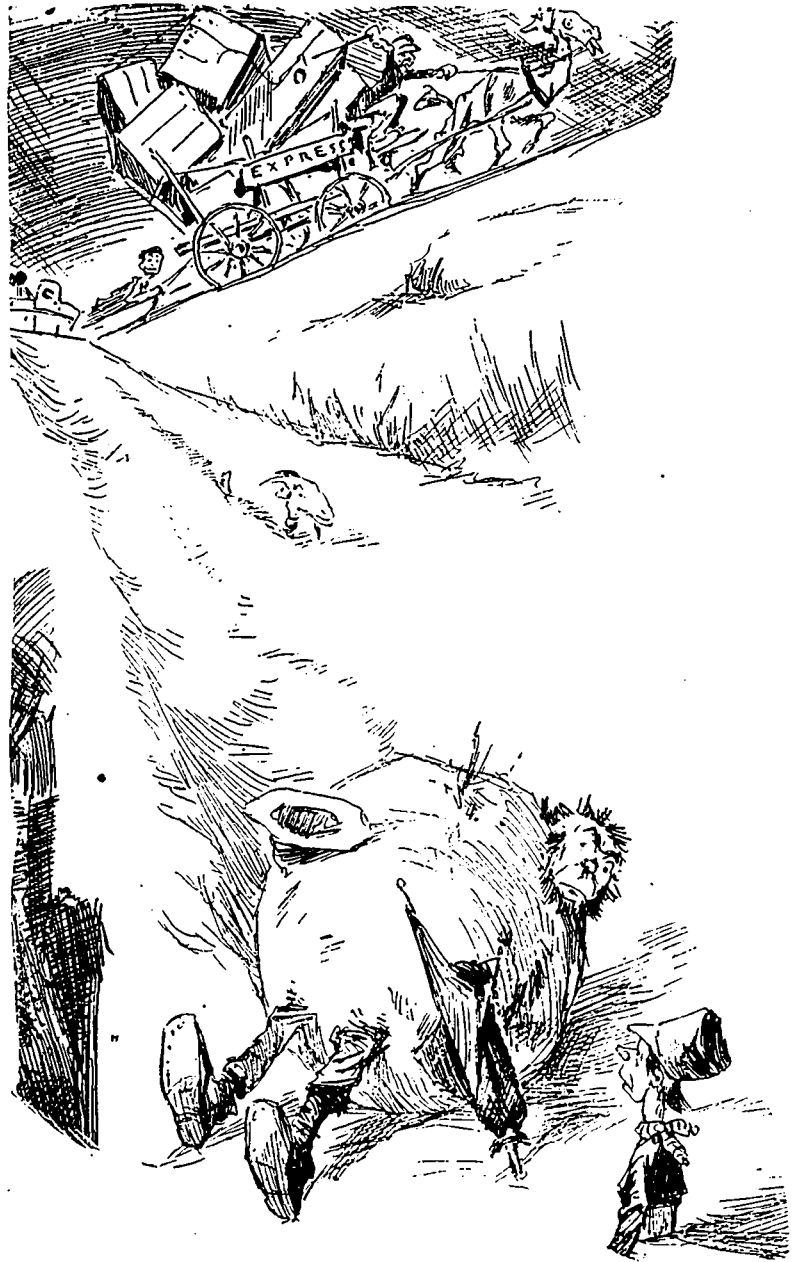
M. LE PRÉSIDENT.—Et vous avez jeté leur patron à la porte à coups de pied ?

LE PRÉVENU.—Parce qu'il s'est mis à nous injurier d'une façon dégoûtante ; car, tout d'abord, nous l'avions très bien reçu, lui offrant de boire ce qu'il voudrait.

M. LE PRÉSIDENT.—Allons, c'est une déplorable plaisanterie.

Le tribunal a condamné nos deux

UNE AVALANCHE



Monsieur Eugène.— Cours à la maison et apporte une pelle. J'ai roulé du haut de la côte et j'ai fait boue de neige.

artistes chacun à 20 d'amende, et voilà détruite la légende déjà accréditée de la cheminée qui ne rend pas les ramoneurs.

HISTOIRE ANCIENNE

Mlle Henriette veut s'offrir le luxe d'un chien de garde.

Elle se rend chez un marchand de chiens, à Québec :

—Je voudrais, dit-elle, un grand, gros chien.

—Voulez-vous un bouledogue, un molosse, un danois ?

—Je voudrais un *dogue* de Venise.

Tête du marchand.

APPÉTIT D'OISEAU

Lorsque, d'aventure, quelqu'un fait preuve d'inappétence, les bonnes gens ne manquent pas de dire : "Il mange comme un oiseau."

Un oiseau !

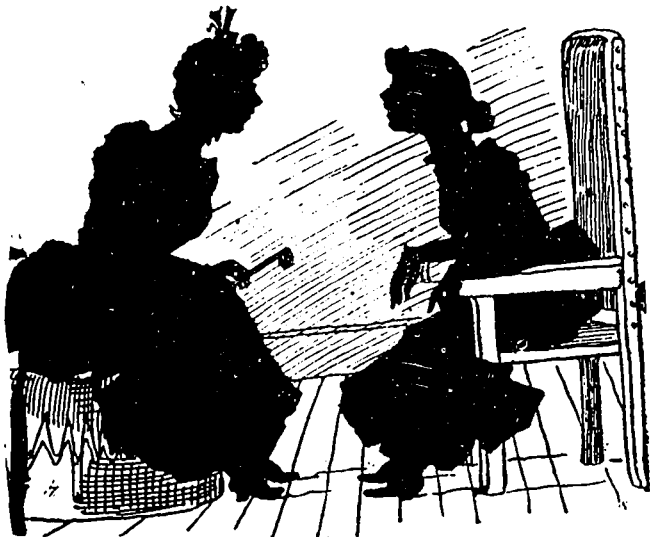
Mais l'appétit de ces bestioles est formidable. A quoi passent-elles leur journée, sinon à becqueter de ci de là ?

Le rouge-gorge consomme chaque jour une masse de nourriture animale représentant un ver de terre long de 4 à 5 verges.

La grive mange, en un seul repas, une énorme chenille équivalent, si on tient compte du rapport de taille, à une cuisse de bœuf pour un homme !

Il ne faut pas se fier aux apparences.

UNE DISTRACTION DE MOINS



Madame Ollendorff.—Quoi ! Tu n'as pas assisté au procès !

Madame Smith.—Non, ma chère.

Madame Ollendorff.—Ça valait pourtant la peine. L'enquête a duré quatre heures, et je t'assure qu'il a fallu rougir tout le temps.

UN SINGE MAL TUE



I
Patrick. — Tiens, ma vieille, je t'ai gagné un manchon à la ralle.



II
Rosie. — Oh!!! Et ce n'est pas de l'imitation. C'est du vrai singe! Regarde moi ce grand poil.



III
Minette, soupirant. — Ça doit être pour moi, qu'ils ont acheté ce petit nid-là.

LE PREMIER QUI FUT ROI



EN son merveilleux palais de Yo-ka-ba-li, la jolie princesse Ka-hi-la, sur le balcon de laque, en guirlande de lanternes roses, songe.

Juchée sur un tabouret, vacillant ainsi qu'une poupée, les doigts dansant sur le balustre doré, elle regarde le très joli paysage. Et c'est maintenant, à cette heure calme de midi, une chose exquise : les rues de Yo-ka-ba-li, aux maisons frêles, aux panneaux peinturlurés, les balcons de bambous, les toitures de paillotes et les innombrables pagodes bien vernies, aux jolis clochetons où des bouddhas, sur des socles d'ébène, somnoient.

Le bon soleil jette une traînée d'or, met de délicats effets de lumière dans les feuillages des cèdres, des glycines, des camélias simples, sur les eaux des petits lacs argentés, où nagent de très jolies fleurs de lotus; et dans le ciel bleu sans aucun nuage blanc, jusque tout là-bas, aux colines diaphanes de Ca-i, passent des vols de cigognes et de flamants roses, doucement, en un bruit calme d'ailes. Puis, c'est de partout, sur les chemins dans les parcs, sur les balcons, derrière les délicats panneaux à paysages, un affairément d'un joli petit monde nippon, en des robes à ramages; et il monte des cadences de rires, des chansons japonaises, des bruits d'éventails, des secouements de tasses de porcelaine d'Imari, en buvant le thé, et aussi les cantilènes si pieuses des bonzes, en une pagode voisine.

C'est une très jolie cité japonaise.

Mais Ka-hi-la songe. Elle pense qu'elle a vingt ans, des yeux bleus, qu'elle est belle, princesse, reine, et que, malgré tout cela, elle ne connaît pas encore, la dolente, la très douce chanson d'amour. Et de ses taikouns et de ses bonzes, répandant chaque matin, encore tout embaumée des parfums de la coucne de roses où elle sommeille, elle entend dire : Quand, reine, à notre pays donnerez-vous un roi et une postérité? Qui sera le premier heureux?

Elle ne répond pas, les idées perdues en des rêves.

Et c'est maintenant, pour la pauvre, un cauchemar!

Mais voilà que tout à coup elle sourit, heureuse. Elle chantonne une jolie chanson du Nippon, et ses doigts tapotent le laque fouillé d'or; et les bouddhas ventrus des siècles du balcon sont joyeux, rient dans leurs drôles figures de porcelaine vernie, les lanternes se balancent comme pour s'amuser : une gaieté maintenant vient.

Ka-hi-la ordonne qu'on aille quérir par la ville



IV
Un peu petit pour ma taille.



V
Rosie. — Ah! mais, regarde donc mon manchon qui se sauve. Il avait été mal tué ce singe-là.

tous les jeunes gens de vingt ans, princes, ministres, bourgeois, artisans, loqueteux, mendiants, et qu'on les assemble en le parc. Elle dit en sa douce gaieté; et voilà que la cité japonaise s'anime encore et qu'un bruit joyeux roule les rues en les très demeureurs, par les balcons, les panneaux de bambous, les pagodes : LA PRINCESSE KA-HI-LA VA CHOISIR SON ROYAL ÉPOUX.

Or dans sa chambre, entourée de ses femmes, elle se fait belle, très belle : elle souligne, d'un trait noir comme de Pébène, ses sourcils droits, ses lèvres roses, montrent ses dents dorées; ses cheveux noirs, gommés, s'étagent en coques gracieuses, plantées d'épingles de laques à tête d'or. Elle est vêtue d'une robe droite serrée à la taille par un ruban de soie diaphane des tisserands de Li-o, et de grands chrysanthèmes d'or rehaussent la pourpre à reflets violets de sa robe à manches pagodes. Elle descend, entourée des dignitaires des daïmos, des femmes à la cadence très-douce, des gongs du palais.

C'est, sur une immense pelouse, un alignement de mille jeunes gens de Yo-ka-ba-li, en files serrées, sous les regards des fidèles jakouines de la reine, des guerriers aux casques noirs, antennisés d'acier. Et tous ces japonais, jolis ou laids, grands ou petits, faibles ou forts, mais dont le sang est même jeune, tous, princes ou manants, artisans ou bourgeois, vagabonds ou porte-couronne, se sentent émus, pris d'une passion très grande pour cette belle reine de vingt ans.

Et Ka-hi-la passe sa revue, calme derrière son voile de lin plus blanc que la rose pâle des rosiers de Nari-ha, plus fin que les fils diaphanes qui passent dans l'air, aux beaux jours, emportés par la brise. Et déjà sont passés les princes, les jeunes dignitaires, en leurs vêtements d'apparat, couverts d'or; puis les bourgeois cossus, les gros marchands de thé, de laques, de bibelots, aux costumes sans noblesse.

Et Ka-hi-la continue, et les dignitaires de la cour deviennent blêmes.

C'est ensuite le rang des artisans, les ouvriers de la rue, les pauvres modelers de bambous, les peintres des petits paysages d'écrans, de porcelaine, de lanternes, les sculpteurs des bouddhas

familiers, tous les artistes ignorés de la vie japonaise.

Ka-hi-la ne trouve rien. Viennent les pauvres, les parias, aux figures ravagées de misère, les mendiants que l'on voit sur les marches des pagodes vendant des tablettes picusées, les portebesaces des carrefours.

Ka-hi-la continue. Et les dignitaires deviennent très blêmes.

Il ne reste plus que cinq loqueteux misérables, vêtus de guenilles, aux robes pâlies au soleil, déchirées aux ronces du chemin, cinq vagabonds maudits. Mais, parmi eux, il est un grand mendiant, jeune et beau, sublime en sa défroque de puria; son fier regard se pose sur la reine, calme, mais plein d'amour. Et il est si beau, si noble, si fier, d'une male grandeur, dans la tristesse de ses guenilles, que Ka-hi-la est subjuguée.

Elle s'approche, prend la main du roturier : — Tu seras roi, toi, le vagabond heureux, dit-elle.

Et hautaine, altière, elle emmène son royal époux, dans la gloire d'or du soleil, resplendissante, par les bosquets de bambous et de cèdres, le paysage joli.

Et, sur son passage, les lotus bleus des lacs sourient dans l'eau calme, le soleil joue dans les branches, les cigognes et les flamants roses, immobiles, regardent. Puis, d'au delà du parc, de la cité, monte un joyeux murmure, des rires, ces bruits d'éventails, des plaintes d'hymen, des chansons venues de la Chine, qui disent doucement en très joli langage nippon :

On entendait au lointain
Un grand bruit de tambourins,
De triangles, de clochettes.
C'étaient des gens de Nankin.
Des mandarins en gognette
Qui revenaient d'une fête,
D'une fête
A Pékin.

Et cela ne fut raconté, en un crépuscule d'été, alors que nous avions été revoir, en ce coquet Trianon, les maisons des jolies marquises de l'autre siècle, et que l'on chantait des couplets très doux, très doux :

Il pleut, il pleut bergère,

en revenant de Versailles.

JEAN VALJEAN.

UN PROFIT NET



Madame Débrouillard. — Si tu faisais mille piastres d'une manière inattendue, n'achèterais-tu ces diamants que nous avons vus l'autre jour?

Monsieur Débrouillard. — Certainement oui, ma chère.
Madame Débrouillard. — Eh! bien alors, je vais aller les chercher demain. Je n'ai plus envie de ce piano que je t'avais demandé l'autre jour; et il coûte juste mille dollars.

LES ABUS DE LA MEMOIRE



Monsieur Fortquait. — Oui, Mademoiselle, ce sera la consolation de ma vie de pouvoir affirmer ma constance en célébrant ce soir pour la cinquantième fois, le glorieux anniversaire de votre naissance.

Delle Vailleroite. — Je n'ai jamais demandé à monsieur de tenir mes comptes.

était allé chercher, dans la main de son secrétaire, et n'en parlons plus.

— Alors, je te la volerai !

— Essaie, si tu peux, tu t'en repentiras !

IV

Un jour qu'Attila donnait une chasse, par extraordinaire, il n'emmena pas Candide avec lui, parce qu'il voulait essayer, seuls, deux autres chiens qu'il venait d'acheter, et qu'il ne voulait pas fatiguer sa chienne de prédilection.

En retournant chez lui le soir, on comprend sa douleur quand il apprit de ses domestiques que Candide n'était pas au chenil, et qu'on ne l'avait pas vue de toute la matinée ; depuis, les recherches de toutes parts avaient été inutiles,

la chienne n'était plus dans la propriété.

— Quel entêté ! s'exclama Attila, il a tenu parole, il me l'a volée, gare à lui !

Il interrogea minutieusement les domestiques, mais aucun n'avait vu, ce jour-là, le baron ni aucun de ses serviteurs passer près de la maison.

Le lendemain, Attila, que la douleur et la rage avaient empêché de dormir toute la nuit, donnait l'ordre d'atteler et se disposait à aller chez le baron, quand il vit arriver, en courant, la pauvre Candide, haletante, la gueule dégoûtante de bave.

Le bel animal courait encore plus fort à la vue de son maître, hurlant de joie, sautant et aboyant de plaisir à la face du comte pour lui lécher le visage.

Figurez-vous le contentement d'Attila en revoyant le noble animal qu'il avait pleuré comme perdu !

Un moment après, un serviteur du baron arriva au galop de son cheval pour dire au comte Attila de venir immédiatement à la villa de son maître, où celui-ci était retenu, gravement blessé par une chute de son carrosse, dont les chevaux s'étaient emportés.

Attila, qui voulait précisément aller le voir, n'hésita pas et se fit conduire vers son ami.

Il le trouva étendu sur son lit, immobile, et dans un état déplorable.

— Vois, lui dit Gennaro, apprends que tu fus prophète, je suis puni.

— Comment ?

— J'ai commis une mauvaise action et j'en porte la peine ; ayant appris que tu étais parti hier à la chasse sans Candide, j'ai mandé deux hommes qui ont escaladé les murs de ton parc, et j'ai fait ravir la chienne, qui était seule au chenil ; après cet exploit, je partis par une autre route que celle de mon château, où tu l'aurais facilement retrouvée. La bête gémissait et bondissait ; je l'avais mise dans le carrosse ; à peine au départ, elle gronda et sauta au dehors, hurlant, aboyant et sautant à la tête des chevaux ; elle réussit tellement à les irriter, que la main du cocher fut impuissante à les retenir, et qu'ils entraînèrent la voiture dans un fossé ; aussitôt la chienne s'enfuit et je ne l'ai plus revue.

— Je comprends alors pourquoi elle avait disparu et pourquoi elle était harassée.

— Pardonne-moi, mon ami, c'est une aberration, mais je suis puni, je vois bien que la Candide sait se venger elle-même !

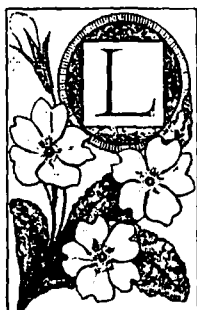
Attila, qui avait un cœur généreux, saisit la main du pauvre Gennaro et lui pardonna, lui fit promettre que, dès qu'il serait guéri, doublement guéri, il ne penserait jamais à trahir l'amitié en s'emparant de la chienne d'autrui...

— Tu vois, disait-il une fois, ne suis-je pas excusable ? La Candide est aussi belle qu'intelligente !...

LÉON RIGOUR.

LE CHIEN CANDIDE

I



Le comte Attila Finelli, qui demeure toute l'année dans ses vastes domaines, au pied du Gargano, est très passionné pour la chasse, et possède plusieurs chiens de race qui courent beaucoup et dont il est fier.

Sa bête de prédilection est une magnifique levrette au pelage argenté, à qui il a donné, à cause de sa blancheur, le nom de "Candide."

La fidèle bête est caressante, sans être importune, mais elle dort sur le pied du lit, s'assoit sur son derrière quand son maître mange, s'il est à cheval, le suit en trotinant, et, quand il va pêcher en mer, il ne manque pas de la trouver avec lui dans la barque.

Un voisin de campagne du comte Attila, encore plus riche en propriétés, le baron Gennaro Politi, qui le visite souvent comme ami, a vu la belle chienne et a été pris du désir de la posséder ; mais, malgré l'argent qui lui a été offert, même bien au-dessus de son prix, le comte n'a jamais voulu la céder.

II

Un jour Attila était préoccupé de trouver un cheval pour remplacer un des siens qui était mort ; Gennaro en possédait précisément un comme Attila le désirait ; aussi, le comte ne se posséda pas de joie quand il le sut, et il demanda aussitôt à son ami de lui vendre le cheval convoité.

— Combien en veux-tu ? lui demanda-t-il.

— Pas grand'chose : donne-moi ta chienne et je te donne le cheval.

— Merci, c'est trop cher. Candide est ma compagne et je l'aime trop pour m'en séparer, jamais je ne la vendrai ; mais, vois plutôt, demandons à la chienne.

Candide, qui était présente, parut comprendre la parole de son maître, se dirigea vers lui et posa la tête sur ses genoux, le regardant avec tendresse et lui léchant les mains.

— C'est vrai, Candide, dit le baron que vous ne me voulez pas pour maître ?

Elle tourna la tête vers lui avec indifférence et la retourna pour regarder Attila avec amour.

Depuis ce jour, il ne fut plus question de Candide entre les deux amis.

Dans une autre occasion, Gennaro retourna à la chasse, insistant avec plus de chaleur pour obtenir la chienne de son ami, et en offrit mille ducats.

— N'insiste pas, Gennaro, mon parti est pris.

— Eh bien, j'ai dit mille ducats, ajoutés à la valeur du cheval, je te paie Candide au poids de l'or.

— A aucun prix, je t'ai déjà dit une fois que non, que tu ne devais plus essayer de l'avoir.

— Alors, je te la volerai.

— Tu y regarderas à deux fois ! Essaie et tu verras que Candide vengera son maître ! Veux-tu en avoir une preuve ?... Candide, ajouta Attila en se tournant vers sa fidèle levrette et en regardant Gennaro, veux-tu aller avec lui ?

Candide se leva avec la grâce indolente de sa race et les ondulations d'un reptile, et elle s'étira pour sortir de sa longue inaction, puis fixa ses yeux sur Gennaro ; celui-ci lui passa la main sur la tête pour la caresser, mais l'animal montra ses dents pointues et blanches dans un subtil mouvement de colère, et gronda en reculant.

Attila se mit à rire.

— Vois, mon ami, comme elle t'accueille mal ! Je ne vois pas pourquoi tu persistes à me persécuter et à ne pas me laisser aller en paix avec ma chère petite bête... Alors, ma belle, vous voulez rester avec moi ?

La noble bête leva la tête et vint s'étendre aux pieds de son maître.

III

Après quelques temps, un soir d'automne qu'Attila avait réuni plusieurs amis à dîner parmi lesquels le baron Gennaro, ceux-ci organisèrent une partie de cartes, et, sans y faire attention, s'engagèrent dans un jeu infernal...

Attila perdait, Gennaro gagnait.

A un certain moment, le premier était débiteur envers le second de deux mille ducats.

— C'est trop, je ne puis continuer de jouer, dit Attila se levant avec quelque dépit de la table. Permettez-moi de vous soumettre que deux mille ducats, que je dois à Gennaro et que je vais lui payer, et ce que vous m'avez gagné en outre, constituent déjà une grosse perte. Avouez que j'ai fait régulièrement les choses, et que j'ai perdu beaucoup, de quoi faire un bon dîner, sans exagérer ?

— Eh oui, oui, dirent les amis en chœur, ton dîner ne peut être meilleur.

— Et trois mille ducats de perte, ajouta-t-il, doivent suffire ?

— Mais tu me feras la revanche, interrompit Gennaro, dis ?

— Non, non, je perds toujours, le mieux est que je paie, répondit Attila, se levant et allant prendre de l'argent dans sa chambre.

— Ami, insista Gennaro, lorsque Attila rentra dans le salon, pourquoi ne veux-tu pas la revanche ? Si tu veux, je te joue tout ce que j'ai gagné... contre...

— Contre quoi ?

— Contre Candide.

— Mais, mais c'est terrible : avec quel acharnement tu me romps la tête.

— Ta chienne me plaît tant !

— Eh bien, continue à être un amant malheureux et délaissé, toi et tes deniers, dit le comte en mettant la liasse de billets de banque, qu'il

LE BRAVE DES BRAVES



Delle Julie.—J'admire ces prétentions des militaires. Je suis certaine que vous n'avez jamais senti la poudre.
Monsieur Alfred.—Au contraire, je l'ai sentie vingt-cinq fois.
Delle Julie.—Allons donc ! Et où s'il vous plaît ?
Monsieur Alfred.—En dansant : sur les jupes de ces dames.

LA PÊCHE MIRACULEUSE

“Tiens, Lolotte, voilà notre bateau !” Et le père Macreuse, ses yeux noirs brillants de joie, laissa tomber sur la table un lourd sac d'argent, coupa la ficelle qui l'étranglait et le vida lentement...

La joyeux cascade d'écus miroita devant Charlotte Macreuse ébahie et ceux des enfants du pêcheur qui se trouvaient présents. Sur onze enfants, il en est toujours cinq ou six qui bataillent autour des jupes de la mère. Cela faisait une demi-douzaine de paire de quinquets qu'accrocha le reluisant métal, que Lolotte estimait déjà !

“Cinquante piastres !... Mais, mon homme, qui as-tu dévalisé ?...” Le père Macreuse souriait dans son rude collier de barbe noire, savourant la surprise qu'il faisait à sa bonne poupoule, sans se presser pour répondre : “Pas l'Anglais, sûrement !”

Depuis tantôt six ans, le ménage Macreuse tirait le diable par la queue. Tant qu'il n'y eut que quelques moutards, le pain de la hûche suffisait à remplir les petits ventres affamés, les vieilles culottes du père, quelques morceaux de toile à voile pour les couvrir. Le soleil et le vent habillaient de hâle tout ce qui n'était pas couvert des corps enfantins ; la mer lavait quelquefois tout cela. Mais la smalah grandissait, — il n'y a pas de meilleur tapis pour les jeux que la plage de sable, pas de meilleur médécin que la brise de mer ! — Chaque année, régulièrement et simplement, Charlotte, achetait un petit marsouin, pas trop étonné, ma foi, d'être aussi bronzé, aussi vif, aussi affamé que ses aînés. On allait cette année-là arriver à la douzaine !

Or, on devait de l'argent partout, au boulanger, à l'épicier ; on a beau savoir faire, on ne taillera pas dix culottes dans un vieux pantalon, si goudronné qu'il soit !

Charlotte était la ménagère d'un chalet de la côte, Macreuse était le pilote du maître de la maison, lequel chassait et pêchait sur mer ; il y avait de cela vingt mois. Lors, le matin même, le maître, — un Montréalais, — connaissant depuis longtemps le fervent désir de son pilote, lui avait donné la somme, dix billets de cinq piastres, que Macreuse échangea une demi-heure plus tard. Les écus font plus de tintamarre et Lolotte serait davantage stupéfiée.

Enfin, Macreuse avait son bateau à lui, il était patron de de barque ! Ces joies-là marquent dans la vie d'un pêcheur. Selon la visille et touchante coutume, au grand jour de baptême, le prêtre, flanqué de deux enfants de chœur portant les sacrements, vint bénir le canot à l'arrière duquel Macreuse avait fait inscrire en lettres blanches : “Charlotte,” le nom de sa femme.

Il eut deux Charlotte, et lui seul savait laquelle il aimait le mieux.

* * *

Désormais on vivota à peu près. Ah ! s'il n'y avait eu l'arrière ! On faisait quand même crédit au père Macreuse, on le savait honnête ; puis, qui sait ? la mer, la grande mystérieuse, pouvait d'une fois payer les dettes du pêcheur. Sur la côte, on vit parfois six mois sur le hareng que peut-être on pêchera !

— Vous savez les gars et la mère, parez la “Charlotte” ; ce soir, à minuit nous embarquons, le hareng pourrait bien donner.” Sur cette recommandation, Macreuse secoua la cendre de sa pipe et la rebourra avant de sortir.

* * *

Minuit. La marée montait ; dans un silence religieux retentissaient sans cesse le fracas de la vague s'éroulant sur le sable, le cri plaintif d'une barque échouée que la lame soullevait. — Quatre ombres vinrent silencieusement prendre place dans un bateau flottant déjà ; une voile fut hissée et de lourds avirons le poussèrent au large... Macreuse embarquait, accompagné de sa femme et de ses deux fils aînés, robustes, comme le père, Jean et Gualbert.

Ils ne parlaient pas, comme im-

pressionnés par la grandeur de la nuit, le bleu profond du ciel où scintillaient mille millions d'étoiles.

La lune régnait, la barque avançait lentement, paisiblement, dans le sentier luisant des reflets lunaires, sa carène fendait une mer précieuse d'argent liquide pailletée d'or et de pierres.

Dans la barque ténébreuse, une braise brillait, s'éteignait et se rallumait ; Macreuse ne quittait pas sa pipe.

A l'arrière de la “Charlotte,” Jean et son frère dévidaient le filet au ras de l'eau, jusqu'à ce qu'il fût entièrement déroulé ; 10 verges au moins.

— “Attention, voilà le banc,” dit Macreuse d'une voix sourde.

En effet, les harengs, par milliers, arrivaient ; on voyait leur dos reluire comme des lames de couteau, sur une longue surface. Les quatre Macreuse, sans un souffle, examinaient... Allaient-ils passer sur le filet ? Un peu d'air gonfla la voile... Victoire ! Les harengs étaient à l'arrière, on les tenait !... Les mailles en craquaient, et, maintenant, Macreuse, Lolotte et les deux gars hissaient le solide réseau, vidaient l'inépuisable pêche dans le bateau, avec la joie qu'ils auraient eue à l'emplier de beaux écus tout neufs et tintants.

La barque était pleine, les rayons de lune ricochaient sur l'amas d'écailles. On peina pour rentrer ; mais le lendemain, Macreuse empochait cent piastres ! La hûche à pain allait être pleine pour longtemps, le petit douzième pouvait arriver maintenant, et, comme disait Macreuse : “On ne lui marchanderait pas la becquée, à cet intrus-là !”

UN BRAVE PRUDENT

De Kalinaux part en voyage et glisse un revolver dans sa valise.

— Pourquoi un revolver en un pareil endroit ? lui demande un ami.

— Dame ! en chemin de fer, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Prends garde au moins aux accidents, ajoute l'ami.

— Oh ! sois tranquille, réplique victorieusement de Kalinaux... je mets ma valise aux bagages.

PLUS DE FUITES

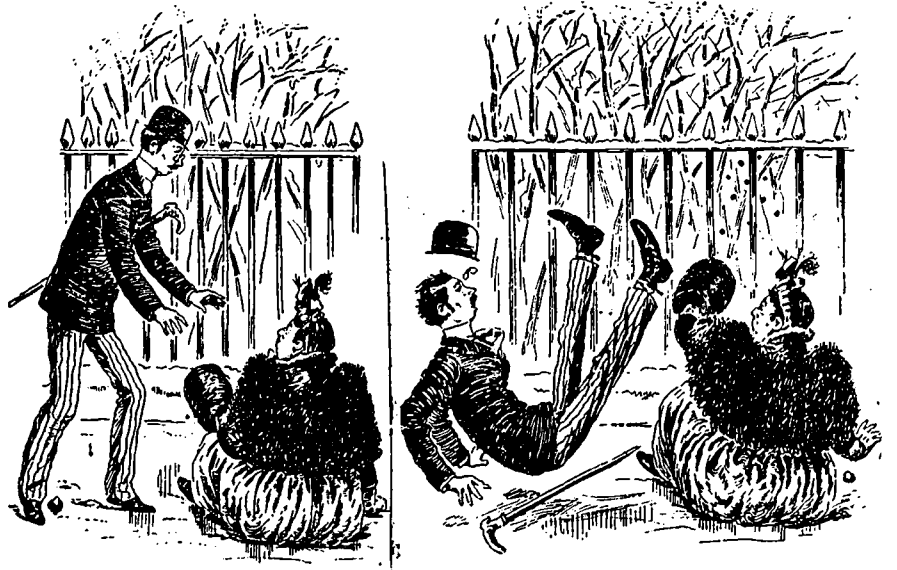
X... rencontre un vieux camarade de collège et lui demande des nouvelles de son fils.

— Il doit avoir près de vingt ans, ton fils Ernest. Qu'est-ce que tu en fais ?

— Il est attaché à la caisse d'une grande compagnie d'assurances.

— Ah ! on les attache, maintenant, murmura X...

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN



I

II

M. Galantomo. — Permettez, madame, que je... (Chute inattendue)... vous tième compagnie.

UN AGRÉABLE DANGER

**



Ernest. — Permettez-moi de vous dire, mademoiselle, qu'avec toutes vos perfections, vous péchez par la base.

Delle Henriette. — Je ne sais pas en quoi, monsieur Ernest.

Ernest. — C'est terriblement dangereux de monter sur des patins, quand on n'en a pas plus grand que cela à mettre dessus. Vous vous tuerez.

CHEVEUX BLANCS

André et Geneviève sont bien heureux : ils s'aiment !

Lui a trente ans, c'est un superbe capitaine. Elle, très brune, fine, élancée avec les yeux doux de gazelle. Beaux tous deux et s'aimant, ils vont s'unir le mois prochain. Pour André le bonheur est complet ; dans celui de Geneviève, il y a un nuage. Où ne s'en trouve-t-il pas ? Quel ciel est toujours bleu ?

Le petit flocon gris qui obscurcit son horizon d'amour a nom "acte de naissance". Aussi, par qu'elle étonnante distraction, Dieu qui les a créés l'un pour l'autre, qui les rapproche, qui va les unir, s'est-il avisé de la faire naître elle avant lui. Et il faut que les hommes, sur un grand registre, perpétuent l'erreur commise par l'Éternel en donnant deux années de plus à celle-là, deux années de moins à celui-ci ! Le voilà le flocon gris de Geneviève, le voilà son souci : elle est l'ainée. Son inquiétude n'est point pour le présent, oh non ! certes, elle sait combien il la chérit ; elle n'ignore pas non plus l'exquise créature qu'elle est dans l'épanouissement de ses trente ans. Mais plus tard ? Vieille femme déjà quand lui, l'homme atteindra sa pleine maturité, sera-t-elle encore aimée ? Terrible et douloureuse question qu'elle se pose à chaque instant, tout en la repoussant avec une sincère indignation.

C'est le propre de la nature humaine de gâter les courtes joies de la vie par l'appréhension de l'avenir. Hélas ! qui devrait y

songer, quand jamais il ne donne ce qu'il promet, et toujours envoie ce qu'on n'attend point.

Allons, belle Geneviève, ne plissez pas ce joli front, l'heure présente est douce, vivez-la en paix.

**

Les jeunes gens s'étaient rencontrés dans le monde, et l'officier qui jusque-là n'avait guère connu que des feux de paille, se sentit immédiatement pris par cette élégante et fine nature. Quand à la jeune fille, son roman peut se conter ainsi : le premier jour il lui plut, le second elle l'aima. C'est une belle conquête qu'il a faite là, le capitaine. Fort jolie, très riche, Mademoiselle de Meillan a été adulée, cependant elle a toujours refusé, non qu'elle pensât à se vouer au célibat, mais son âme fière voulait se donner et non se vendre.

Si le cœur de Geneviève a longtemps attendu pour faiblir, il n'en battra que plus fort désormais, prenant vite une belle revanche des années d'indifférence. Puisque c'est l'unique amour de sa jeunesse, il sera meilleur, et André, qui n'ignore pas ce fait, apprécie son sort. Quelle belle existence sera la sienne aux côtés de la chère femme ! Comme les soucis seront légers, les joies profondes, partagés avec la compagne de son choix ! Qu'ils seront beaux les enfants de leur union.

La main dans la main, le cœur près du cœur, si on peut s'exprimer ainsi, le bel officier soupire à sa fiancée les divins rêves, les espoirs charmants. Et au murmure délicieux de cette voix, qui pénètre l'âme troublée de Geneviève, ses craintes s'évanouissent comme de vaines chimères.

Un proverbe arabe dit que : " Lorsque la maison est prête la mort entre ".

Ce ne fut pas elle qui apparut dans le coquet appartement, vrai nid d'amour préparé pour les futurs mariés, mais son image la plus terrifiante. La Guerre. La Guerre ! cette redoutée des épouses et des mères, cette chose atroce, sans nom, qui leur prend leur vie, leur chair, leur sang, ajoutant à sa cruauté le raffinement de ne choisir ses victimes que parmi les forts, les jeunes et les vaillants.

André de Sonis, tout à sa fête d'amour, n'avait guère suivi les événements politiques ; bercé par son rêve, il avait presque oublié la France, bien que son uniforme dût lui rappeler qu'il la servait. Aussi l'ordre de départ pour le Tonkin fut pour lui un réveil douloureux autant qu'imprévu. Ce n'était pas que le jeune homme fût lâche, il eût au contraire sacrifié sa vie sans hésiter pour la chère Patrie ; mais quel être peut résister aux séductions de la grâce et de la tendresse d'une femme jeune et belle, si belle, si belle que lui, qui aimait son pays, sa carrière, se reconnaît certaines défaillances qui font honte à son âme de soldat ?

Est-ce donc vrai qu'avant cette maîtresse qui se nomme la Patrie, il en est une autre qui nous tient plus cœur, celle qu'on distingue et choisit entre toutes les femmes ? Serait-ce donc réel, mon Dieu, qu'un soldat ne doit être ni mari ni père ? Mais ces luttes, ces faiblesses, André ne les avoua pas à sa bien-aimée, il tenta même de la faire sourire en lui disant que cette séparation était nécessaire à leur commune tendresse, qu'elle sortirait de l'épreuve si grande, si fortifiée, si affermie que Geneviève pourrait enfin bannir ses craintes confiées en rougissant.

— Qui sait, dit le capitaine de Sonis, peut-être votre serviteur se conduira-t-il en héros : si j'allais vous rapporter la croix d'honneur ? Je l'attacherais sur votre corsage, à la place où votre petit cœur bat un peu pour moi, n'est-ce pas, ma Geneviève ?... La croix, pensez-y, mignonne, cela vaut bien la peine d'un petit voyage.

Le jeune homme prononça ce mot, la *Croix*, si plaisamment, avec une emphase si drôle, que Mademoiselle de Meillan essaya de sourire, mais elle ne le put, et répondit en secouant sa belle tête :

— Ma croix, la vraie, celle que je porte, mon aimé, c'est le départ, la séparation, le danger. — Et se reprenant après une pause : Les dangers, devrais-je dire, car il en est de divers genres, ceux qui repoussent et ceux qui attirent...

Un bon rire, sonore, jeune, sincère, lui coupa la parole.

— Jalouse, méchante, et de qui, et de quoi ? lorsque je vous adore ! jalouse de ces femmes à la peau jaune, aux pieds mutilés qui me rappelleraient ma chère parisienne comme le ruisseau fait penser à la mer ? méchante, méchante !

Fut-ce le ton sérieux avec lequel ces paroles étaient prononcées qui la persuada ? Fut-ce la loyauté peinte sur ce mâle visage qui la convainquit ? Toujours est-il que Mademoiselle de Meillan sourit ; seulement, lorsque André, d'un geste doux, posa ses lèvres sur les yeux noirs, sur les yeux veloutés de Geneviève, ils étaient humides, et ces yeux avaient en le regardant une expression d'inéffable douceur.

**

André partit, ce fut la malheureuse jeune fille qui souffrit le plus.

Monsieur de Sonis avait pour se distraire les mille surprises, l'inconnu d'un voyage

aussi lointain. Celui qui reste est bien plus à plaindre. Puis Geneviève était femme, et la femme souffre d'avantage ; par son cœur, disent ceux qui la trouvent trop aimante, par ses nerfs, prétendent ceux qui sont victimes de ses inégalités et de ses bizarreries. Peut-être, serait-ce à son genre de vie, plus renfermé, plus contemplatif, qu'il faudrait s'en prendre. En effet, la femme qui, à quelques exceptions près, ne connaît pas la fièvre des affaires, les distractions du dehors, est vouée à la réflexion. Or, quelle pensée, quand elle est unique et persistante, ne fait pas souffrir ?

Le plus grand regret de Geneviève de Meillan était de ne pas s'être mariée avant le départ de son ami. Dans ses rêves douloureux, elle s'était dit qu'elle préférerait le crêpe de la veuve au demi-deuil de la fiancée, la douleur de l'épousée aux larmes retenues de la jeune fille. Mais le départ précipité de l'officier, aussi bien que la volonté de la famille, s'y était opposé.

* *

Quelle est donc cette grande jeune femme, bien jolie, mais si triste, naturellement élégante, mais vêtue d'une toilette si sombre ? comme elle est belle dans sa pâleur, touchante dans son désespoir ! Et où donc s'enfuit-elle furtivement ? on ne court si vite qu'à un rendez-vous d'amour. Cependant, là où elle va, deux yeux ne brilleront pas en l'apercevant, et à ses oreilles ne monteront pas les chants suaves de l'amour.

Celui vers qui elle vient n'a ni regard, ni oreilles : terrible et impénétrable, il se cache derrière ce ciel vers lequel s'élèvent les mains suppliées des uns, le poing menaçant des autres, et dans ce blasphème, il y a encore un hommage à la divinité. On aura beau multiplier les écoles laïques, supprimer le nom du Seigneur, tant qu'il y aura des femmes, des douleurs, des amoureux, d'infinies prières monteront vers lui.

Et ce n'était point la moins fervente que celle sortie du cœur de la pauvre Geneviève ; désespérée, inquiète, elle ne retrouvait un peu de calme que dans le recueillement de l'église. Là, elle causait avec Dieu, comme on parle à un ami qu'il s'agit de gagner à sa cause.

Elle le suppliait, le conjurait avec des mots éloquentes de lui garder son André, lui promettant tous les sacrifices s'il le lui ramenait sain et sauf. Parfois, il lui semblait qu'elle était entendue ; mais dans d'autres moments, elle s'exaltait à la pensée des dangers courus, et devenait alors, d'humble et respectueuse, une révoltée menaçante. Et peut-être prononça-t-elle le blasphème de Victor Hugo :

Mon Dieu, si vous ne le prenez, je vous tueraï.

Il ne faudrait pas cependant supposer que l'existence de la jeune femme n'eût quelques éclaircies. Elle avait ses souvenirs radieux, ainsi que les lettres passionnées que l'officier lui envoyait. Elle y répondait, et il y avait là pour elle des heures charmantes. Sa plume, à laquelle elle laissait la bride sur le cou, partait à fond de train, trouvant de ces fines et délicates expressions comme le cœur seul de la femme sait en penser. Mais une fois le message envolé, la fièvre tombait et c'étaient de nouveaux découragements. C'est si loin, si loin, la Chine, il faut tant de jours avant que les lettres n'arrivent ! Soudain, Geneviève songea que le cœur qui les avait dictées aurait en mille fois le temps de s'arrêter et de ne plus battre pour elle ; à partir de ce moment les chères missives n'eurent même plus le pouvoir de la consoler.

* *

On doit se souvenir de l'émotion causée à Paris par la nouvelle de la retraite de Lang-Son. Une véritable panique éclata à la Bourse, le gouvernement accusé perdit littéralement la tête. La poignée d'hommes envoyée là-bas était insuffisante pour lutter contre le nombre écrasant, un climat meurtrier, un sol inconnu, on crut l'expédition compromise, le drapeau français tenu en échec par le pavillon chinois. Mais notre beau pays a tant de vaillance qu'il ne faut jamais désespérer de lui.

Lorsque la dépêche apprenant le désastre de Lang-Son parvint à Paris, Geneviève se trouvait depuis longtemps sans nouvelles de son cher absent ; mais elle savait qu'il faisait partie de la colonne du général de Négrier et ne put se faire d'illusions.

La réalité lui apparut dans toute son horreur ; les journaux qu'elle lisait tous en y cherchant le nom de son fiancé, avec cette âpre jouissance de ceux qui souffrent et veulent plus souffrir encore, contenaient des détails terrifiants. C'était un coupe-gorge, on craignait que ce qui restait de la petite armée ne fut pris ou écharpé.

O misère ! son fiancé martyrisé, torturé, n'ayant même pas la mort des braves, et disparaissant sans qu'elle sût jamais où son sang généreux avait coulé, le coin de terre où il dormait le grand sommeil ! Pendant des jours et des nuits, Geneviève vit ce corps chéri sanglant et mutilé. Elle subissait une tristesse, une angoisse inexprimable ; des sanglots, sans larmes, l'étouffaient, elle pensait appeler, crier, mais qui vous répond lorsqu'on souffre ?

Pauvre cœur humain, que tu es petit et que tu es grand ! grand par tes aspirations, tes dévouements, tes sublinités, et si petit parfois par ton impuissance à secourir ce que tu chéris. Combien dura pour la jeune fille cette torture, elle ne le sut jamais exactement.

Elle se souvint seulement qu'après avoir beaucoup souffert, il lui arriva une joie immense dont elle faillit mourir : André de Sonis, vivant, annonçait son retour prochain.

* *

Dans sa toute mignonne chambre, Geneviève de Meillan, encore un peu pâle, mais déjà transfigurée, du bout de ses doigts roses, compte les jours qui s'écouleront avant l'arrivée de son fiancé. Le capitaine sera là vers la fin de mai, concluent les jolis doigts. Alors les yeux demi-clos, elle rêve : Ils se marieront le plus vite possible, aussitôt que le permettront les publications légales. Et elle entrevoit une église sombre et recueillie, d'où s'élèvent de beaux chants sacrés ; une chambre mystérieuse et parfumée, où "Seuls Enfin !" comme dans un tableau fameux, elle s'appuiera frissonnante contre le cœur de l'époux, tandis que sa longue traîne de satin blanc s'enroulera autour de lui... Il s'agit d'être bien jolie, ce jour-là : comment la toilette des épousées lui siéra-t-elle ? Quant à sa chevelure, André en étant très fier, c'est là qu'il faudra porter toute sa coquetterie. Voyons un peu comment elle se coiffera.

Une à une, Geneviève défit les épingles qui retenaient les longs cheveux ; une masse épaisse s'épandit sur ses épaules ; d'un geste lent, en femme qui porte un poids trop lourd, elle vint se poser devant la psyché.

La jeune femme lève les yeux et se considère... Mais soudain, elle pousse un cri ! Qu'est-ce que cela, mon Dieu ? Et s'approchant, touchant, horreur ! Ils sont blancs, ces cheveux, cette belle parure, qui faisait son orgueil quelques heures auparavant, gris

par endroit, blancs ici en une large mèche à gauche. Les jours de douleur se sont inscrits là, terribles, ineffaçables.

— "Vicille ! je suis une vieille femme !" ne cessait de se répéter la triste fiancée. "Cher bien-aimé, tu ne pourras plus plaisanter lorsque je te dirai que je suis plus âgée que toi, tu verras bien que c'est vrai, cruellement vrai. Et tu vas revenir, et j'aurai retrouvé ta vie pour perdre ton cœur ; mais c'est affreux, une vieille femme !!!"

Lorsqu'un peu de calme rentra dans l'âme de l'affligée, elle se dirigea vers un minuscule bureau en marqueterie, où elle écrivit fièvreusement :

"André, mon pauvre aimé, je veux que vous n'ignoriez point que tant d'angoisses m'ont affreusement vieillie. J'ai cent ans, et la preuve, c'est que mes cheveux, mes beaux cheveux (je puis en parler ainsi à présent !) sont blancs, gris, laids, oh ! si laids."

Mais cette lettre ne partit jamais. Mlle Meillan n'eut pas le triste courage de l'envoyer. Il lui en coûta trop de dire à cet homme qu'elle adorait et que tout séparait d'elle : "Je ne suis plus belle." Mais comme il ne se pouvait que son voyageur restât sans nouvelles, et que, d'un autre côté, elle ne voulait pas lui faire son douloureux aveu, elle fut condamnée, ô comédie humaine, à lui écrire des lettres remplies d'espérance.

Geneviève eut, en une nuit d'insomnie, une idée qu'elle qualifia d'abord de sublime. Puisque, se dit-elle, Dieu a décoloré mes cheveux, si, par un procédé non divin, je tentais de leur rendre leur couleur primitive ? En un mot, si je me teignais ? Mais l'idée l'humilia et la fit réléchir. Du reste, en admettant qu'on parvienne à tromper les indifférents, rien ne peut se cacher au regard profond d'un mari. Donc, celui-là seul qui devrait ignorer la supercherie, la découvrirait. Au surplus, est-il un produit qui rendra à sa chevelure décolorée l'éclat, le lustre d'autan ?

André les a trop caressés, ces beaux cheveux, pour ne pas surprendre leur honteux secret. Et, à la seule pensée d'être découverte, elle rougit comme une mère qui renierait ses enfants pour paraître plus jeune. Non, tout, plutôt que le mensonge : une tromperie à cet homme qui doit lire dans son cœur, jamais ! Vieille elle est, vieille elle restera. Et loin de les cacher, hardiment elle montrera ses pauvres cheveux comme un guerrier promène avec orgueil sa blessure !

* *

Grande rumeur, grande joie chez les de Meillan, ce soir arrive le capitaine de Sonis. Tout est en liesse, il n'est pas jusqu'aux meubles qui n'aient pris un air de fête. Le soleil, lui aussi, s'est mis de la partie ; il entre par les larges fenêtres, accrochant des reflets d'or deci, delà, tandis qu'un gazouillis d'oiseaux sort des arbres, frissonnant sous la caresse de mai.

Seul, au milieu de cette allégresse, un être souffrant pleure, et sa douleur s'exaspère de ce qui réjouit les autres. Geneviève serait si complètement heureuse sans ces fils blancs !

De pareilles angoisses altèrent les traits du délicat visage de Mlle de Meillan, elles la vieillissent vraiment, elle le sent... et, se plaçant devant son miroir, elle pensa : "Il ne va plus me reconnaître, cependant je ne puis m'arracher le cœur de la poitrine, pour montrer que lui n'a pas changé."

* *

Neuf heures sonnent, Paris depuis longtemps est enveloppé de ténèbres. Debout sur

le quai, Geneviève de Meillan guette anxieusement l'arrivée du train; son cœur bat à coups pressés; néanmoins, dans cet instant suprême, à sa vive agitation se mêle quelque espoir inavoué.

Un coup de sifflet traverse l'air, deux grands yeux rouges s'approchent, tandis que le monstre vomit de son énorme gueule une traînée blanche qui met autour de Geneviève comme un long voile de gaze.

Le tumulte de l'arrivée, le brouhaha de la descente, son œil d'amante ne s'égarait pas, il alla droit au compartiment du bien-aimé. Très beau, plus mâle encore sous son teint bronzé par les soleils ardents, il sauta du wagon. Elle tomba dans ses bras; toutes les désespérances passées furent oubliées en cette minute délicieuse.

Ce n'est qu'en montant dans le coupé qui devait le mener à l'hôtel de Meillan, qu'elle revint à la réalité de la vie. Il faisait bon pourtant dans la tiédeur de la voiture: blottie contre lui, elle se laissait bercer par le son de sa voix. Malheureusement, son sang-froid revenu, une crainte l'obsédait, la torturait. Malgré qu'il lui contait de bien douces choses, c'est à peine si elle les entendait. La pensée de la fiancée allait au-delà, et cherchait à se représenter l'attitude du jeune homme lorsque, sortant du demi-jour où ils étaient plongés, elle se montrerait à lui dans tout le désastre de sa beauté.

Une oppression singulière pesait sur son cœur, quand le coupé s'arrêta.

En entrant dans le salon, une lumière éclatante les enveloppa. A ce moment, Geneviève eut mourir. André près d'elle, murmurait: "Laissez-moi, ma chérie, vous voir, vous contempler à mon aise."

Bien qu'elle se sentit défaillir, elle présenta son visage aux regards de son fiancé. A travers ses yeux à demi-baissés, la jeune fille l'observait; contre son attente, il ne se détourna pas avec dégoût, n'eut pas d'expression désapprobatrice. Et toute la soirée, il ne cessa de se montrer tendrement empressé, follement épris.

Cela ne le tranquillisa pas, elle supposa seulement qu'André, soit par humanité, soit par politesse, lui cachait une cruelle désillusion.

Mais si ce galant homme veut lui laisser ignorer son désenchantement, elle, ne se laissera pas dépasser en délicatesse; noblement, fièrement, d'elle-même, elle ira au devant, lui rendant sa parole.

Si ses parents n'étaient présents, elle l'eût aussitôt dégagé de son serment. Tout vaudrait mieux, du reste, que l'horrible comédie jouée en ce moment, dans le salon de la famille de Meillan. Mensonge de son côté, lorsqu'elle montre un visage souriant, mensonge du côté du jeune homme (croit-elle), quand il lui parle de son amour.

Et pour cette nature loyale, c'est la pire des tortures.

"Pars donc, André, va-t-en, quitte-moi, mon bien-aimé, tu ne vois pas que ta présence me tue," voudrait-elle lui crier, la malheureuse!

Qu'aurait-elle répondu à celui qui, quelques mois avant, lui aurait prédit qu'elle souhaiterait l'éloignement de celui qu'elle aimait le plus au monde.

Vers minuit, M. de Souis se leva. Il vint près de Geneviève, déposa un long et chaste baiser sur son front pur. Et pendant qu'elle songeait que c'était peut-être le dernier, elle sentit qu'il glissait une lettre dans sa main qu'il avait prise.

La jeune fille se souvint en effet qu'elle l'avait vu tracer quelques lignes dans le courant de la soirée.

Alors, Mlle de Meillan se dit mentalement, dans un déchirement de tout l'être:

— "Geneviève, c'est ton arrêt, tu es condamnée à mort, et, pauvre fille, tu ne pourras te pourvoir!"

Parti, il est parti, enfin!

La malheureuse s'enfuit dans sa chambre, pousse la verrou. Un tremblement l'agite, sa vie est là, enfermée dans ce papier. Elle veut lire, mais au milieu des mots, il en est un, tracé en lettres de feu, qu'elle épelle avec terreur. "Cheveux." Les battements de son cœur s'arrêtent, un brouillard obscurcit ses yeux, tandis que le fatal message roule à ses pieds.

Lorsque l'infortunée reprit ses sens, le premier objet qui frappa sa vue fut la lettre gisant à terre; d'un geste de folle, elle la ramassa, et, les yeux agrandis par la peur, elle lut d'un seul trait:

"Geneviève, pourquoi étiez-vous froide, pourquoi étiez-vous triste ce soir? Vous ne vous trouvez donc pas heureuse? Votre cœur aurait-il changé?"

"Répondez, méchante adorée. Prenez votre plume, comme au temps où j'étais bien loin, mais pensez qu'un mauvais trait d'elle pourrait me renvoyer là-bas; seulement, cette fois, ce serait pour y rester..."

"Je vous menace, et cependant j'ai une grâce à vous demander. La position de tout suppliant étant à genoux, je la prends, là, humblement, tendrement, laissez-moi vous dire: Geneviève chérie, lorsque je vous ai quittée, vous avez coupé pour moi une mèche de vos superbes cheveux noirs: placée sur mon cœur, c'est elle qui m'a préservé des balles ennemies."

"Je l'aime et je la garde comme un précieux talisman. Mais maintenant, ce que je veux, ce que j'implore à vos pieds, c'est une boucle de ceux d'aujourd'hui. Ceux-là, j'y tiens plus encore, car ils me prouvent ce que c'est que l'amour d'une femme, d'une femme comme vous, chère bien-aimée."

LUCILE DOUILLOT.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 1^{er} MARS, Après-midi et soirée.

ENGAGEMENT DE N. S. WOOD

LE POPULAIRE JEUNE ACTEUR

DANS LE RÉPERTOIRE SUIVANT:

Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, après-midi et soir

OUT IN THE STREET

Vendredi, Samedi, après-midi et soir

THE BOY SCOUT

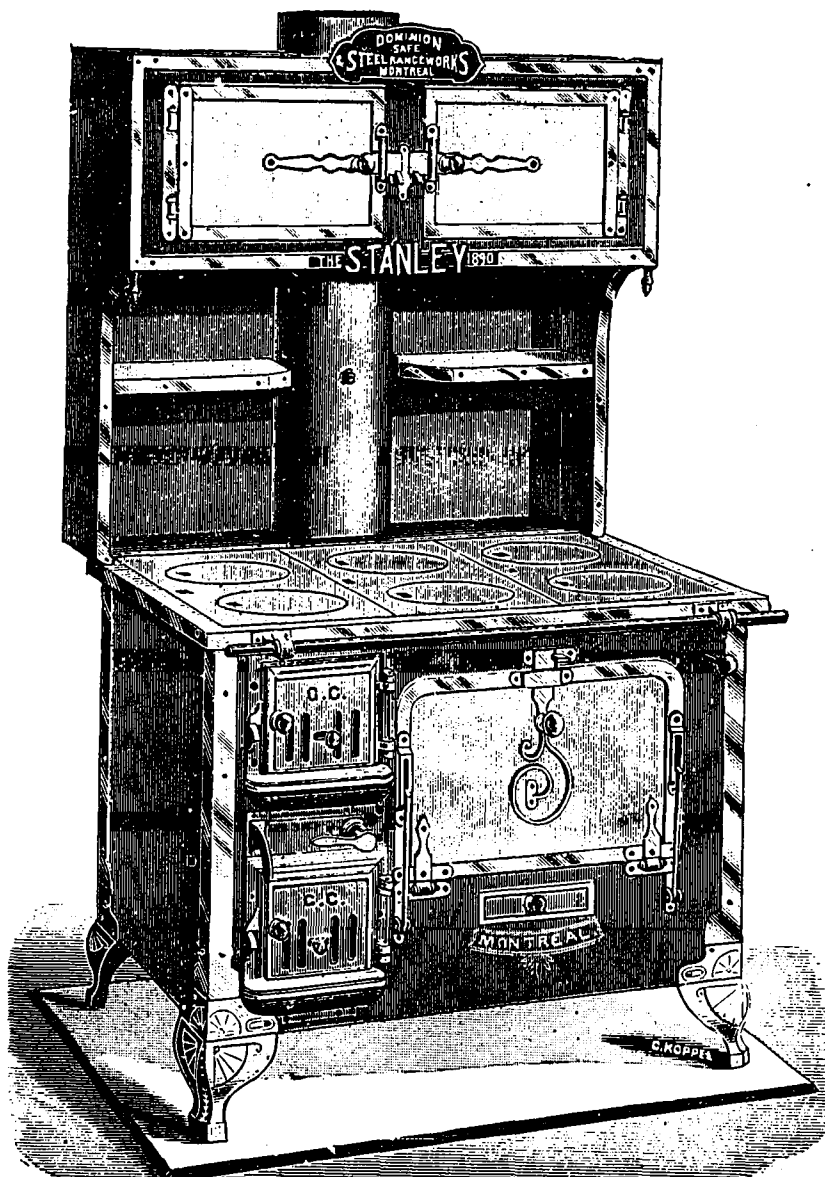
Excellente compagnie, jolis décors, etc.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante: AFTER DARK



GODEF. CHARPIEUX
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

POUR LES VERS

— LES — CRÈMES de CHOCOLAT DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire. Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christen, 251, Fifth Avenue.

LE MUSÉE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois publiée dans son No. du 15 Février 1891: La messe de Suzel, par Abel Mercklin.— Sans lui, par Louise Musat.— Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Déborme.— Un rival du grand Comte, par H. M.— Causerie dequinzaine, la destinée d'un hibou, par Clerget.— Causerie musicale, par Willy.— Le Royandier-Gou, par Georges Grand.— Petits voyages à travers les grandes Industries Françaises, par G. B.— Musique, par Eug. Muller.
ILLUSTRATIONS par A. Montécler, J. Wagrez, C. Bodmer, Gaston Nourry, C. Gilbert, Féral, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.
PREX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE PHARMACIEN 2123 rue NOTRE-DAME

JOURNAL DE LA JEUNESSE. Sommaire de la 390e livraison (11 Fév. 1891). TEXTE: La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaïne de Colette et de Tom droit. Le "French shore", par H. Norwal. Lis et Chardons, par Mme la Comtesse d'Houdetot.— La petite reine, par Louis Rousset. Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.



JONG D'OR SOLIDE

35c. pour un Jong valant \$2.

Ce Jong est fabriqué d'une composition unique, et par conséquent de deux sortes de Jong d'Or Solide de résistances. Il est garanti qu'il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "L'Or Solide" est en voyée avec chaque Jong, au moyen duquel vous pouvez remplir et renvoyer avec le Jong s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remboursons votre argent. Ce Jong se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$5.00. Pour m'adresser nos lettres et nos commandes, nous enverrons ce Jong et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de p.p. en timbres-postes. L'annonce d'un Jong de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

MAISON FONDÉE EN 1859 HENRY R. GRAY CHIMISTE-PHARMACIEN 122, RUE SAINT-LAURENT, 122 MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY CHIMISTE-PHARMACIEN 122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

Restaurateur de Robson.



Marque de Commerce.

Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce? Non seulement le restaurateur de Robson restaure aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualité que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette. P. Q., Canada.

IMPRIMERIE Poirier, Bessette & Neville 516 RUE CRAIG MONTREAL.

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Étiquettes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulars, etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON Est le meilleur remède pour le Rhume, Bronchite, Etc. 25c. LA BOUTEILLE Laviollette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.

Sommaire du No 51.— Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE. Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Berlioz.— *La France et le Monde Littéraire*: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton. A Lamartine, par Mme Amélie Moissonnier.— Lamartine au Collège de France par Jules Sage.— A un Niece, par Mlle Henriette Weil.— Victor Hugo et l'école classique par Auguste Derille.— Devant le cercueil de Miss Marie Smith par Mme Anna Rudy.— Splendeur des cieux, par M. A. des Essarts.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Janvier

19,354 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle
16 pages, 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Boulhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street,

New-York